

88

CLARTE

43804
806
5

SOMMAIRE

ÉDITORIAL : Où nous en sommes	Jean BERNIER.
Le prolétariat de l'Esprit	Louis ARAGON.
Le sens révolutionnaire du Surréalisme.	Robert DESNOS.
La Réponse des soldats : Lettres des combattants du Riff.	
Des perles aux cochons. — Où il n'est pas seulement question de l'abbé Brémond.	Paul ELUARD.
Le centenaire de Kant en Russie.	C. ACHELIN.
Le Reçu	A. AROSSEFF.
Indiens mystérieux.	X...

CHRONIQUES :

- « Le Cinéma » L'écran magique, par PAUL GUITARD.
- « Les Livres » : Maria de Jacques Gachon, par MARCEL FOURRIER. — L'initiation d'un homme de John dos Passos, par LÉON BAZALGETTE. — Le Bourgeois de Paris de Dostoïewsky, par JEAN BERNIER. — L'Anti-Plutarque de Jean de Pierrefeu, par MARCEL EUGÈNE. — L'idée de bien chez Tolstoï et Nietzsche de Léon Chestov, par MICHEL LEIRIS. — Saint-Just ou le divin bourreau de Pierre de Massot, par VICTOR CRASTRE.
- « Notre enquête agricole » Les Pyrénées ariégeoises, par RENÉ GARMY.



Où nous en sommes

En trouvant au sommaire du présent numéro les noms de Louis Aragon, Robert Desnos, Paul Eluard, Michel Leiris, nos lecteurs comprendront que la crise qui a sévi depuis un an sur notre revue jusqu'à mettre en cause son existence est actuellement résolue. Au moment où serrés entre une soi-disant intelligence de gauche : pacifiste, humanitaire, capable — elle l'a mille fois prouvé — de toutes les lâchetés contre-révolutionnaires et le programme démagogique de Georges Michaël (1), nous allions renoncer à la tâche commune de dénonciation entreprise par la revue, voici que comme je l'espérais depuis longtemps, la fraction la plus active et la plus résolue de la jeunesse intellectuelle, ceux-là même en l'originalité desquels, en le « talent » desquels, comme ils disent, les bourgeois cultivés mettaient le plus d'espoir, rejetant les succès de carrière recherchés avec tant de servilité par l'immense majorité de leurs aînés et de leurs contemporains, se joignent à nous pour un nouveau départ.

Poursuivant en effet l'évolution qui les fit rédiger et signer avec nous cet été, à la faveur de la guerre marocaine la déclaration : « La Révolution d'abord et toujours » publiée dans notre dernier numéro, la plus grande partie des jeunes intellectuels groupés autour de la revue *La Révolution surréaliste*, quelques autres encore, ont adhéré sans réserves à la définition marxiste de la Révolution.

Dans une déclaration publique faite récemment au nom de notre nouveau groupement, déclaration reproduite par *l'Humanité* du 8 novembre 1925, il était dit notamment : « Une simple confusion de mots à seule permis à certains de croire qu'il existait une doctrine surréaliste de la révolution. Rien n'est plus faux.

« Le surréalisme est avant tout une méthode de pensée, la préférence donnée à certains éléments de l'esprit sur d'autres éléments, la critique violente d'une hiérarchie intellectuelle des facultés.

« ... Il n'y a jamais eu de théorie surréaliste de la Révolution. Nous n'avons jamais cru à une « révolution surréaliste ». Nous voulons la Révolution, parlant nous voulons les moyens révolutionnaires...

« Sur le plan de la réalisation révolutionnaire, il ne pourrait être question de « groupe surréaliste » en tant que tel. Déjà, sur le point très précis de la guerre du Maroc, il avait été établi entre *Clarté*, *Correspondance*, *Philosophies* et la *Révolution surréaliste* un manifeste qui témoignait d'une entente générale au-delà de l'activité particulière de ces revues. Dans ces revues mêmes, un nouveau regroupement s'est produit et justement sur l'idée de la Révolution, ceux de leurs collaborateurs qui se sont unis entendent signifier qu'ils ne séparent en rien leur point de

(1) Pour concevoir jusqu'où Georges Michaël avait poussé de bonne foi son léninisme verbal, il importe de ne pas ignorer qu'il avait été un moment jusqu'à prévoir dans son plan de réorganisation de *Clarté*, la création de « cellules philosophiques, mathématiques, historiques et littéraires ».

vue révolutionnaire de celui de l'Internationale communiste. *Ils ne peuvent concevoir la Révolution que sous sa forme économique et sociale : la Révolution est l'ensemble des événements qui détermineront le passage du pouvoir des mains de la bourgeoisie à celles du prolétariat et le maintien de ce pouvoir par la dictature du prolétariat.* »

Les caractères et la valeur de nos nouveaux camarades — les lecteurs de *Clarté* ne l'ignorent pas — m'inspiraient déjà la plus vive estime du temps où leur anarchisme absolu (cet anarchisme sur lequel Louis Aragon avec qui je polémiquais ici même il y a un an s'explique dans le présent numéro d'une façon si nettement marxiste) faisait de nous des adversaires malgré la parenté profonde des réquisitoires que nous dressions contre l'intelligence et l'art de la société capitaliste. Le zèle avec lequel les meilleurs d'entre eux, peu à peu suivis par leurs amis, se sont jetés depuis trois mois sur la littérature doctrinale communiste dont leurs démarches antérieures les avaient tenus éloignés, nous est enfin une garantie objective du sérieux d'une évolution qui, je puis l'affirmer, inquiète et blesse cruellement certains milieux intellectuels bourgeois.

Je ne doute pas d'ailleurs que l'article qu'on lira dans le prochain numéro de *Clarté* et où André Breton exposera de la façon la plus complète, avec la rigueur qui lui est propre, l'évolution des surréalistes, ne satisfasse nos lecteurs en consternant en même temps nos ennemis. Pensez donc ! Sortir des limites sacrées de la pensée et de l'art purs où il est si facile de casser les vitres pour l'amusement des beaux esprits et des snobs que chatouillent délicieusement « ces gamineries d'enfants terribles » ! S'aventurer — horreur ! — sur le terrain social et là (si encore il s'agissait d'*Action Française*, de *Ligue des Patriotes* ou de *Société des Nations* ! combien n'entendrons-nous pas de déclamations touchantes sur la générosité, le patriotisme, la soif de justice, qui poussent ces jeunes écrivains à etc., etc.), proclamer l'exploitation de l'homme par l'homme, la lutte de classe, et se coller bonnement sur le dos l'étiquette communiste ! Pour des gens que la fin édifiatrice de ce misérable Barrès avait à jamais rassurés n'est-ce point l'abomination de la désolation ?

— Minute ! disent pourtant certains d'entre eux, *Dada*, *Surréalisme*, *Communisme*, la liste des étapes n'est pas close. Laissez-les donc à leur nouveau jouet, ils le briseront vite et... viennent les gros tirages ! L'âge calmera leur ardeur, la raison leur poussera ; ils rentreront au bercail. Hé ! Hé ! qui, parmi eux, sera d'Académie ?

De moins en moins, croyez-m'en, nous entendons ces réflexions cyniques de la défaite humaine. Il suffit, pour en être certain, de remarquer le changement de ton immédiat de la critique bourgeoise envers les surréalistes du jour où elle se rendit compte devant le « Scandale de la Closerie des Lilas » où la police intervint contre des garçons qui criaient : « A bas la France ! » et « Vive Abd-el-Krim ! » que

cela pouvait être sérieux. Je sais ! dans le travail de regroupement auquel nous nous livrons depuis lors, un certain nombre des signataires de la déclaration « La Révolution d'abord et toujours » se sont vite défilés quand ils se sont vus au pied du mur (2). Il n'est pas impossible que d'autres encore défailent car notre voie, en cette abjecte époque, est âpre à qui la suit et toute pavée de tentations auxquelles les gens de lettres n'ont guère coutume de résister. Mais nous ne sommes point des gens de lettres au sens à juste titre méprisant, que les véritables révolutionnaires attachent à ces mots. L'art, nous n'en sommes pas dupes. Nous tous, depuis de longues années déjà, le dénonçons. Nous le ramenons à ses justes proportions et nous affirmons une fois de plus qu'il ne saurait jamais nous tenir lieu de raison d'être, voire de simple drogue. (3) Peu importe d'ailleurs ! Nous savons bien que l'histoire nous interdit d'être nombreux et que, dans le domaine étroit hélas ! et secondaire où nous entendons nous cantonner pour le moment, la besogne qui s'impose à nous ne peut être le fait que d'une poignée d'irréductibles.

Que si enfin, parallèlement à ces déchus ou à ces infirmes de l'esprit qu'enrage l'honnêteté et dont je résumais à l'instant les propos, des communistes ou des intellectuels dits de gauche s'en aillent répétant à la légère ou fielleusement : « Alors, Clarté devient surréaliste ! dommage tout de même, etc... » nous les renvoyons à la déclaration parue dans l'*Humanité* du 8 novembre et nous les invitons à étudier les origines et le développement du surréalisme dont ils ignorent bien entendu le premier mot. Que s'ils persistent, à Dieu ne plaise ! dans une attitude qui, à tout prendre, en fait les pairs d'un Clément Vautel par exemple, nous démasquerons purement et simplement leur mauvaise foi.

Quand André Breton écrivait en 1918 : « *Nous qui, au cours de cette guerre, atteignons vingt ans, c'est-à-dire l'âge auquel on systématisa sa vie, dûmes ce faisant, tenir compte de réalités implacables. Pour n'en pas éprouver de désagrément, nous fâmes conduits à attacher peu d'importance à toutes choses.* » C'était tirer notre horoscope. D'une part, Breton formulait sept ans à l'avance la raison de notre union actuelle ; d'autre part, il dégageait avant la lettre, la raison de l'opposition qui se manifesta entre *Clarté* et *Dada* et qui se poursuivait encore il y a un an dans la polémique dont je parlais plus haut.

Ces « réalités implacables » dont nous dûmes tenir compte à vingt ans et dont la connaissance nous fut donnée par la guerre, telle est notre ori-

(2) Il s'agit des membres du groupe *Philosophies* à l'exception d'André Barsalou et de Pierre Bernard. Il ne saurait par ailleurs être question d'assimiler à leur cas celui de Camille Goemans et de Paul Nougé, de *Correspondance* que l'anarchisme où ils s'obstinent empêchent d'une façon que nous voulons croire temporaire de participer à l'activité de notre nouveau groupement.

(3) Comment pourrait-il en être autrement plus d'un demi-siècle après Lautréamont et Rimbaud ?

gine et tel est aussi notre aboutissement à l'heure où les deux attitudes contradictoires (il n'y en avait que deux qui fussent possibles) que nous dictèrent notre destin s'avèrent inefficaces.

Alors qu'André Breton et ses amis s'étant heurtés à ces réalités implacables se détournèrent systématiquement d'elles et passaient successivement du nihilisme logique de *Dada* au nihilisme poétique du *Surréalisme*, nous, nous continuons le corps à corps commencé dans la tranchée. Incapables de nous arracher à la réalité, emportés par le relativisme comme par un instinct, nous nous enfonçons en elle. Le jeu vengeur de l'esprit pour les uns, détruisant les idoles dégoûtantes sous lesquelles on l'accablait, la révolution prolétarienne, pour les autres, fusillant les prêtres de ces idoles, telles furent les solutions que nous choisîmes dans cette haine que nous portions à un monde qui venait d'abattre toutes nos raisons de vivre et de mourir. Dépouillés soudain, nous nous vengions et nous créions comme nous pouvions un univers qui ne nous vouât pas au suicide.

Mais il est advenu ceci : *Dada* et le *Surréalisme* ont bouclé la boucle et retrouvé en fin de compte jusque dans l'exercice même de la pensée, les mêmes réalités implacables, le même mur auxquels ils s'étaient heurtés au départ et par-dessus lesquels ils s'étaient targués de sauter. Et nous qui avions cru à portée de nos mains la révolution européenne, la substitution à la réalité implacable d'une réalité qui nous eût permis de ne pas désespérer de la morale et de la pensée, nous qui égarés, par ce que j'appellerais « tout le côté français de la question » (et j'entends par là aussi bien les idées proudhoniennes et soréliennes qu'un certain patriotisme, fût-il limité à l'amour de notre langue) rebâtissons déjà une France ressuscitée par la Révolution, avons vu notre foi dans cette conception trop simpliste vaciller et l'idée optimiste du prolétariat révolutionnaire que nous appliquions tranquillement à tous les prolétariats nationaux sans prendre garde aux modifications profondes que l'évolution impérialiste du capitalisme avait fait subir depuis Marx aux prolétariats occidentaux, se dérober sous nous en France. Tout ce que, nous acharnant à la suite de Proudhon et de Sorel sur des survivances économiques (mœurs prolétariennes françaises, etc.), nous bâtissons dogmatiquement avec une audace dont l'œuvre de Marx, si vague et si prudente, dans sa façon purement principielle d'envisager la future société communiste eût dû nous démontrer le caractère utopique, tous nos efforts en vue d'introduire dans les choses de la morale et de l'esprit le critère prolétarien : notre dénonciation prolétarienne de la culture capitaliste, nos tentatives pour dégager en France les éléments d'une morale prolétarienne, d'un art prolétarien, etc., etc., tout cela s'effondrait. Comme les tentatives d'évasion subjective de *Dada* et du *surréalisme*, notre tentative d'évasion objective (j'emploie ces qualificatifs par simple commodité) s'avérait illusoire. Les uns et les autres en cet été de 1925 où la guerre marocaine, événement banal en soi et prévisible pour un Lénine, fut pour la plupart d'entre nous le *deus ex machina* de la situation, nous retombions soudain, au sein de ce temps dont parle Marx dans *Misère de la Philosophie* « ... où tout ce que les hommes avaient regardé comme inaliénable devint objet d'échange, de trafic, et pouvait s'aliéner ; où les choses mêmes qui jusqu'alors étaient communiquées, mais jamais échangées ; données,

mais jamais vendues : acquises mais jamais achetées ; vertu, amour, opinion, science, conscience, etc. ; où tout enfin passa dans le commerce. »

Pour nous à *Clarté*, la chute était rude. Depuis un an, il est vrai, j'avais intuitivement compris que notre conception révolutionnaire française et même occidentale basée sur l'idée optimiste que nous nous faisons du prolétariat extrêmement évolué des vieilles nations capitalistes (prolétariat qui a tellement déçu depuis 1917 les communistes russes, si mal renseignés sur lui) ne tenait plus debout ou, pour parler avec plus de prudence, que tout ce qui se présentait à nous dans l'ordre des faits historiques contemporains la contredisait, avec une constance qui prenait, à la longue, un caractère de gravité exceptionnelle et qui était en tout cas, de nature à ruiner l'activité de notre revue depuis le jour où Fourrier, Michaël, Berth et moi en avions pris effectivement la direction. Mais ceux-ci ne m'avaient pas suivi. La rupture survenue entre Fourrier et Michaël à la veille de l'application d'un plan de réorganisation de *Clarté* que j'avais réproposé comme aggravant nos erreurs antérieures et accentuant cette position hybride d'une revue à demi politique, à demi intellectuelle, traitant au hasard de toutes sortes de questions, fit à point nommé table rase et permit de préparer, d'accord avec nos nouveaux camarades, l'activité strictement délimitée, parfaitement proportionnée à nos forces et à notre compétence, dont je vais maintenant entretenir nos lecteurs.

De la faillite d'une conception erronée et fallacieuse de la Révolution, il ne faut pas conclure à la faillite de la Révolution. C'est pour avoir presque méconnu, au fort de notre déroute personnelle, cette vérité élémentaire pour tout révolutionnaire sincère s'appuyant sur la conception matérialiste de l'histoire moderne, que certains d'entre nous, et moi tout le premier, nous abandonnâmes à un désespoir qui eût pu nous rejeter dans l'anarchisme absolu auquel nos nouveaux camarades venaient justement de s'arracher.

Désespoir profondément subjectif dans tous les sens du mot, désespoir intime qui est le lot du réfractaire, désespoir français, d'intellectuels occidentaux et doublement occidentaux puisque français, désespoir qui est en nous à jamais, indissolublement lié à ce fait que nous sommes, bon gré mal gré, les représentants d'une civilisation, d'une culture condamnées et que dans le domaine qui nous est propre, dans ce que notre activité a d'organique, de fonctionnel, j'allais écrire de professionnel, il est bien entendu, pour reprendre une phrase qui fit couler de l'encre « que le salut pour nous, n'est nulle part (4). » C'est pour avoir renâclé devant cette destinée « au moins sévère », comme disait Rimbaud, pour nous être cramponnés à nos traditions, à un passé aboli, que nous avons été précipités par les faits, du haut d'une espérance trop commode et vraiment dérisoire quand on la compare au drame mondial qui se joue sous nos yeux. Bref, et j'y insiste, nous n'ima-

(4) Voir la lettre ouverte à M. Paul Claudel publiée le 15 juillet 1925 par les surréalistes et dans le numéro du 1^{er} août 1925 de la *Nouvelle Revue Française*, l'article de Drieu la Rochelle : « La véritable erreur des surréalistes. »

ginerons jamais, nous intellectuels français, jusqu'à quel point nous devons être « sans-patrie », pour garder notre foi dans la Révolution et être effectivement des révolutionnaires.

Et pourtant !.. Et pourtant si cette Asie sucée jusqu'au sang par l'impérialisme, si ces filateurs chinois travaillés par les communistes russes et qui sont en train de ressusciter avec eux l'idée sublime de prolétariat révolutionnaire conçue par Marx, allaient bouleverser l'économie capitaliste au point de désolidariser enfin de leurs bourgeois impérialistes les ouvriers occidentaux petits profiteurs du colonialisme, et réveiller ainsi en ceux-ci la flamme révolutionnaire étouffée aujourd'hui par un pauvre bien-être matériel dont la main d'œuvre étrangère importée fait chez nous les frais ; si la pensée et l'art occidentaux reprenaient enfin corps à la faveur d'une révolution mondiale et retrouvait cette liberté ou cet ajustement brisés par la mercante...

Mais non ! nous ne partirons plus pour l'Icarie. Gardons au fond de nous l'arrière-pensée favorable que « l'ensemble du mouvement historique » aux infinies possibilités permet à tout marxiste d'entretenir ; laissons pour l'heure faire l'histoire et les hommes qui la font, tâchons de suivre son mouvement et d'y aider dans l'exacte mesure de nos forces appréciées en fonction des circonstances présentes. Ce désespoir même qui nous prend en conscience dès que nous nous tournons vers ce qui fait le propre de notre activité d'intellectuels (j'emploie ce mot avec la modestie qu'il implique à nos yeux), désespoir qu'il importe extrêmement de ne point assimiler comme nous en sommes trop souvent tentés à du défaitisme révolutionnaire, c'est au contraire notre plus sûre sauvegarde. Armons-nous en. C'est lui qui portera les coups les plus durs à ceux des ennemis de la Révolution qui tombent plus particulièrement sous notre coupe : les intellectuels vendus au capital, qu'ils le soient consciemment ou inconsciemment.

Ce qui fonde notre union, c'est cette acceptation de la conception marxiste de la révolution.

Nous pensons en effet que l'Internationale Communiste est dans le monde le seul élément actif de subversion révolutionnaire. Notre attachement à elle n'est pas seulement sentimental, le marxisme donne un sens au chaos où nous sommes plongés, il nous fait entrevoir à l'échelle mondiale la seule chance de salut qui reste à l'homme et nous lui savons gré enfin d'éclairer à nos yeux cette malédiction qui pèse en occident sur l'activité de l'esprit humain, malédiction ressentie de façon si tragique, depuis un siècle, par quelques poètes, que la poésie se résout aujourd'hui dans ce coin de la planète, par la mort ou la folie.

— Que n'adhérez-vous alors au parti communiste français ! ne manquera-t-on pas de nous dire. Que ne ralliez-vous purement et simplement l'action, l'action politique quotidienne !

Certains d'entre nous ont déjà répondu en adhérant au P. C. Pour les autres, l'objection est démagogique, c'est-à-dire intéressée. Nous savons de quoi il retourne. Si nous n'adhérons pas purement et simplement au parti communiste, si nous nous préparons à mener une activité que nous estimons communiste en dehors des organisations politiques communistes, c'est que ni l'état actuel de l'évolution

de beaucoup d'entre nous d'une part, ni surtout d'autre part les conjonctures historiques présentes ne nous semblent favorables à une telle adhésion. Nous ne pensons pas que la situation en France soit révolutionnaire. Enfin, d'une façon beaucoup plus large et toutes réserves faites sur l'avenir, étant donné le doute que nous avons quant à la capacité révolutionnaire des prolétariats occidentaux, nous ne croyons pas que l'appréciation marxiste du processus révolutionnaire mondial ait trouvé en ce qui concerne les nations impérialistes, une assiette définitive. Nous n'entendons donc pas qu'une démarche inconsidérée, inspirée par une logique morale tout à fait sommaire, rejetée dans l'anarchie, cette ornière habituelle des intellectuels dressés contre la société bourgeoise, les jeunes hommes qui viennent en un si court laps de temps de faire un si grand pas dans la voie révolutionnaire.

Notre travail est tout tracé :

Ce n'est pas aux lecteurs de *Clarté* que j'apprendrai que le capitalisme assure son règne de deux façons : 1° par la contrainte économique résultant des lois mêmes de son existence et par l'appareil de l'Etat ; 2° par les idéologies de toute sorte qu'il met en avant pour se légitimer dans l'esprit des masses et grâce auxquelles, toute question de force mise à part, il leur escroque le travail et la vie. La première c'est la contrainte, la seconde c'est la persuasion.

Tout le travail de dénonciation intellectuelle entrepris par *Clarté*, tous ses efforts en vue de renverser les valeurs spirituelles ou soi-disant telles que la bourgeoisie capitaliste met en avant pour légitimer sa dictature aux yeux des masses, reposaient sur cette distinction. Mais *Clarté* ne s'en tenait pas là. Il suffit de relire les numéros parus pour voir qu'à côté d'un travail de critique intellectuelle, d'ailleurs des plus insuffisants, et qui eût seul légitimé la parution en marge des organisations et des publications communistes d'un organe autonome, elle encomrait ses pages d'une quantité d'écrits dont l'inspiration ressortissait à l'activité communiste proprement politique, économique et sociale et dont la parution en dehors des publications

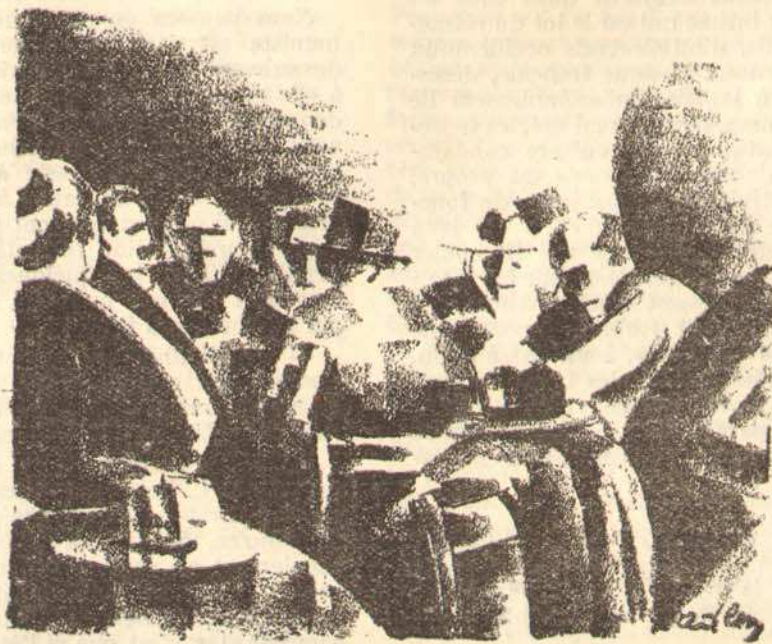
contrôlées par le parti communiste n'était pas concevable. Cette équivoque qui faisait peser sans cesse sur nous des préoccupations de politique intérieure communiste (« ligne » « tendances » « orthodoxie » etc.) ne fut pas une des déterminantes les moins actives de notre crise.

Bien autrement armés que nous ne le fûmes jamais, au double point de vue de la qualité et de la quantité de nos collaborateurs, nous nous proposons de reprendre systématiquement et, pour le moment tout au moins, uniquement, cette tâche de dénonciation de la pensée bourgeoise que pour diverses raisons, le parti communiste français ne peut mener à bien. Ce faisant, nous poursuivrons un double but : nous montrerons à nos lecteurs prolétaires la ruine ignominieuse de ce qu'il est convenu d'appeler pompeusement la pensée française et nous les soustrairons à l'influence insidieuse qu'exerce trop souvent sur eux les écrits des intellectuels et des littérateurs contre-révolutionnaires (ils le sont presque tous) ; nous porterons enfin chez les bourgeois cultivés un trouble et un doute sur la portée desquels nous ne nous illusionnons pas mais qui favorisera pourtant, si faiblement et si indirectement que ce soit, les progrès de l'idée révolutionnaire.

Infiniment modestes vis-à-vis de l'Internationale Communiste et de son action révolutionnaire dans le monde, nous serons infiniment orgueilleux vis-à-vis des gens à qui nous dirons leur fait. Nourris dans le sérail — aucun d'entre nous ne songe à se donner pour ouvrier — nous en connaissons les détours. Nous saurons comme pas un où et comment frapper.

C'est ce que nous avons immédiatement senti quand nous écrivions dans la déclaration *La Révolution d'abord et toujours* : « Prêtres, médecins, professeurs, littérateurs, poètes, philosophes, journalistes, juges, avocats, policiers, académiciens de toute sorte, vous tous, signataires de ce papier imbécile « Les intellectuels aux côtés de la Patrie » nous vous dénonçons et vous confondrons en toute occasion. Chiens dressés à bien profiter de la Patrie, la seule pensée de cet os à ronger vous anime. »

JEAN BERNIER.



Le Prolétariat de l'Esprit

Tant que le capital n'avait pas revêtu une forme conceptuelle, l'unité de l'asservissement sous ses aspects multiples ne pouvait nullement être décelée. Il est à remarquer que le développement du capital en tant qu'idée correspond étroitement aux progrès de l'idée de prolétariat. L'internationalisation du capital a fondu en une seule classe les prolétaires de tous les pays, qu'avaient d'abord groupés plusieurs idées révolutionnaires dissemblables, nées de leur diversité.

Il est permis de voir dans cette remarque les éléments d'une image. Image sur la nature de laquelle il ne faut aucunement se tromper. Elle n'est que la traduction dans un langage préformé, le langage économique, d'un état de faits du domaine de l'esprit, qu'il est difficile d'exprimer, qui ne l'a pas été encore, et qui, si cette image parvient à le rendre un peu plus concret pour les lecteurs de cet article, devra être envisagé par eux hors de ce vocabulaire, dans les conditions qui lui sont propres.

Une grande quiétude règne dans le monde sur la situation faite à l'esprit. C'est là ce qu'on nomme *civilisation*. Il ne vient à l'idée de personne de se croire un sauvage. Et l'oppression intellectuelle est niée par la plupart de ceux qui la subissent : il y a dans les régions mentales une armée de métier qui y maintient l'ordre, c'est-à-dire l'inconscience. D'autres renoncent à toute revendication pour ne considérer que l'oppression économique qui a pris forme. Ainsi personne ne fait entendre la juste plainte de l'esprit. Dans ce silence comment ne pas considérer tout intellectuel comme un bourgeois ? Il en est un par son acceptation muette.

Cependant, dans un régime mondial soumis à la dictature de quelques-uns, les provinces de l'esprit seraient-elles seules autonomes ? On l'imagine aussi difficilement *a priori* que dans le fait les gens semblent facilement disposés à l'admettre. Il faut sans doute que, redoutant une force dont l'effet révolutionnaire peut être grand, les maîtres de la société aient pris le soin de doter l'esprit d'une de ces libertés illusives dont ils ont le secret. Cette apparence est encore servie par l'obstination que l'on apporte à dévier les intellectuels, à les ramener patiemment à cette morale bourgeoise, qu'ils étaient toujours à la fin. Placés, honneurs, tout est bon pour acheter ces consciences. Cela s'appelle reconnaître le talent. Cela fait un beau jour des singes savants, qui récitent aux applaudissements généraux une leçon bien prise. Personne ne les y pousse, n'est-ce pas ? Ce sont des esprits libres.

Tant que la liberté de concurrence fut le principe de la société, la répression intellectuelle resta parfaitement visible, grossière et en cela aisément attaquant. Sans doute alors, certaines activités étaient-elles si unanimement réprouvées, que nul ne songeait qu'elles méritassent une liberté véritable. C'est ainsi que les œuvres qui offensaient la morale sexuelle ont été en butte à une persécution

jamais démentie, leurs auteurs, leurs éditeurs dépouillés, emprisonnés, bannis et dénoncés à une opinion docile. Les procès plus nombreux, peut-être, mais ouverts étaient alors la forme unique de la répression. L'évolution de l'économie mondiale eut pour effet de lier progressivement, d'une façon de plus en plus étroite, les intérêts intellectuels aux intérêts économiques. Le développement extraordinaire de la presse en peut donner une idée. Les journaux sont l'un des moyens les plus efficaces pour l'embauchage des intellectuels et leur affiliation aux puissances bancaires. Rien n'entre dans les journaux, dans les revues, qui ne soit en parfait accord avec l'appui financier qui en garantit l'existence, et avec celle-ci l'existence de leurs rédacteurs. Progressivement le capital s'est mis à contrôler la pensée. Et cela suivant un processus d'autant plus redoutable que ce contrôle le plus souvent ne se fait pas après coup, sur le produit de la pensée, l'expression, l'écrit soumis à une véritable censure, mais le plus souvent dans la conscience même de l'écrivain, qui se met à penser en esclave, *volontairement*.

Le développement de la presse entraînait le développement du pouvoir de l'opinion, et en même temps, permettait le contrôle de cette opinion. Et celle-ci devenait d'autant plus puissante qu'elle était plus contrôlée, d'autant plus contrôlée qu'elle était plus avide. Cette grande force conjointe de la presse et de l'opinion a opéré depuis un siècle une transformation fondamentale de la liberté de pensée. Les divergences qu'on y distingue ne sont que les modalités d'un même fait, l'inféodation de l'esprit au capital, et trahissent non pas une liberté véritable, mais la seule concurrence de grandes affaires ennemies. A côté de la presse, les monopoles étatiques ou religieux de l'enseignement, le fonctionnarisme, le salariat, les diverses formes de la propagande sociale, de la littérature et l'art monnayables jusqu'à la philanthropie des millionnaires, voilà autant de voies de l'oppression intellectuelle. Il en est d'autres. Toutes aboutissent à un même fait : la création de monopoles intellectuels liés aux monopoles économiques et contrôlés par eux, l'enrégimentement des esprits. On ne pourrait en donner de meilleur exemple que cette mobilisation intellectuelle si brillante dont la France s'est enorgueillie pendant toute la guerre de 1914-1918.

Dès cet instant on pouvait concevoir une sorte de capitalisme intellectuel. Depuis cet instant la situation n'a fait que s'aggraver. Soutenues par l'opinion, des ligues se sont formées qui, exploitant des concepts sentimentaux avec l'appui de la force capitaliste, prétendent soumettre à leur contrôle, à leurs critères arbitraires, les manifestations de l'esprit. Telles sont les ligues d'écrivains anciens combattants, qui entendent au nom de services rendus à la « Patrie » réserver à leurs membres des avantages tels que personne ne puisse élever la voix contre cette patrie qui est le fondement de leurs

privileges. Tels sont les concerns littéraires, politiques et religieux qui, sous l'égide de la *bonne* littérature entendent maintenir dans la limite des expériences permises par leurs actionnaires les esprits jeunes qu'ils se font une spécialité de découvrir. Aujourd'hui les théâtres sont entre les mains des banquiers. On n'écrit plus qu'en considération de la vie bourgeoise et du bien-être bourgeois. Les sciences politiques, la philosophie, la science, n'échappent pas à un contrôle suspect. Ce sont des affaires commerciales qui soutiennent les laboratoires et qui leur interdisent tout travail désintéressé. Ce qui rapporte à ces messieurs a seul droit de vie, l'esprit n'est plus qu'une machine, un peu plus compliquée que les autres, et qui, comme tous les autres moyens de production, est la propriété de quelques hommes dans le monde, qui lui tracent des limites au nom d'un pouvoir extérieur à cet esprit.

En face d'une pareille domination, il serait étrange que rien ne se dressât. Nulle part ne nous est donné l'exemple d'une pareille soumission. Les rebelles le plus souvent glissent dans le parti de l'oppression. Mais d'autres sont brisés. Nous assistons à un spectacle qui ressemble singulièrement à une lutte de classes. Qu'est-ce donc que ce schisme dans l'esprit ? Se produit-il vraiment un schisme dans l'esprit ? Ce qui naît ainsi, ce que nous voyons naître, c'est une idée nouvelle qui grandit. Il se forme insensiblement un prolétariat de l'esprit. Il est encore épars, il a mal conscience de lui-même, il est à la remorque de ses ennemis, il se trompe, il erre. Mais déjà, à plusieurs signes, on le reconnaît.

C'est véritablement un prolétariat. L'exercice d'un travail, du travail qui lui est propre, la pensée, ce n'est que par la trahison de la pensée même qu'il peut, en société capitaliste, assurer une existence. Ce qui distingue essentiellement les bourgeois des prolétaires c'est le pouvoir, qu'ils tiennent de leurs liaisons avec le capital, d'emmagasiner leur travail, de cesser de travailler pour devenir, directement ou indirectement (par la possession d'actions), des patrons exploités. De telles liaisons pour les intellectuels comme pour les autres rendent seules cela possible. En dehors d'elles, tout est trahison : la pensée ne s'exprime pas en dehors de l'argent. La voilà bien, cette fameuse liberté dont on a fait état. Ainsi le développement d'une pensée s'il n'est pas conforme aux vues d'un pouvoir qui n'est en rien spirituel entraîne le déclassement de celui qui a l'audace de le poursuivre. Qu'une telle pensée parvienne à s'exprimer, on l'étouffe. Le silence est le mot d'ordre de la bourgeoisie. Elle ne tolère parfois ce qu'elle considère comme une dynamite intellectuelle que pour s'en réserver le monopole. C'est ainsi que les livres « dangereux pour le peuple », dont les auteurs sont ignominieusement traités par les tribunaux et l'opinion, sont publiés à grands frais pour ceux qui peuvent s'en payer les éditions clandestines. De même, sous le couvert d'institutions démocratiques qui ne sont consenties que pour donner le change, la bourgeoisie maintient les plus hautes spéculations de l'esprit hors de portée des salariés, qui en savent bien assez pour la paix de leurs maîtres avec les quatre opérations et un peu

d'histoire et géographie. Il en résulte que l'exercice pur de la pensée ne peut se faire qu'au profit d'un petit nombre, qui achète bon marché cette pensée qu'il embourgeoise. Si elle se révolte, on lui coupe les vivres. Sans doute est-ce l'utilité qui valorise un produit de l'esprit, mais encore faut-il s'entendre sur ce mot. En société capitaliste, est utile ce qui permet le développement et le renforcement du capitalisme. De ce chef, la pensée est suspecte aisément d'inutilité, et même elle paraît dangereuse. Aussi la traite-t-on comme on n'oserait faire aucun autre produit humain. On la juge digne de mesures d'exception. L'opinion seconde volontiers de pareilles manœuvres. Elle condamne un homme avec plus de facilité pour un délit intellectuel que pour un homicide. On a pratiquement le droit de tirer sur des ouvriers pour défendre sa propriété. On n'a pas celui de faire l'apologie d'un fait qualifié crime.

La société capitaliste non contente de refuser à ceux qui n'asservissent pas leur pensée les conditions matérielles du développement de cette pensée, les traque dès qu'ils l'expriment. Il faut ruser pour éviter la misère et la prison, et ce n'est qu'au moyen de perpétuels compromis que de rares intellectuels gardent encore de nos jours une dignité qui fait sourire. Quelle est, s'il vous plaît, la différence entre de tels hommes et les prolétaires ? Il n'y en a pas. Une simple illusion fait pourtant qu'il semble y en avoir une. C'est que ce nouveau prolétariat se recrute un peu partout : dans les rangs du prolétariat même, dans les rangs de la bourgeoisie. Les préjugés bourgeois sont forts, on en a profondément imprégné le prolétariat, et celui-ci se refuse à reconnaître pour les siens ces gens qui sont suspects à la classe même qu'il combat. Il y a d'ailleurs à cette erreur beaucoup de la faute de ceux qui en sont les victimes. Eux aussi, le plus souvent, se refusent à avouer comme la leur leur classe véritable. Soit que partis de cette classe, ils aient la sottise ambition de s'élever au-dessus d'elle. Soit que nés de la bourgeoisie, ils en aient gardé les habitudes. Il est temps qu'ils comprennent enfin de quel bord ils sont ; qu'ils ne se leurrent plus sur leur situation véritable ; et que non contents de se reconnaître entre eux, ils reconnaissent enfin l'unité de leur cause et de celle du prolétariat ; qu'ayant conçu qu'ils constituent un prolétariat de l'esprit, ils conçoivent que par là-même ils appartiennent au prolétariat.

C'est plus particulièrement ceux qui se croient encore dans les rangs de la bourgeoisie que l'on doit en ceci objurguer. Qu'ils réalisent qu'ils sont des prolétaires. Sans doute plusieurs écrans les empêchent-ils d'apercevoir cette réalité. Tout d'abord leur formation intellectuelle. Soumis dès l'enfance à un système de mensonges et de calomnies d'autant plus perfides qu'ils sont moins formulés, qu'ils résident plutôt dans le langage même (mots toujours pris en mauvaise part, idées tournées en dérision, etc.), ces attachés dans le cadre de la bourgeoisie, à cause de leur éducation même, se méfient de l'action de classe. Tout les porte vers l'individualisme, vers l'anarchie. Il faut qu'ils comprennent que ce ne peut être qu'un stade de leur développement ; que, justifiable dans le domaine de la personne, l'anarchie est toujours

abusivement étendue au domaine révolutionnaire, où elle implique la méconnaissance des problèmes essentiels de la lutte des classes ; que pratiquement l'anarchie, origine et fondement de tous les fascismes, est contre-révolutionnaire, puisqu'elle distrait de la plus grande révolution possible des esprits révolutionnaires ; que la pensée, passée d'un homme est faite enfin de ses erreurs abandonnées et que le seul moyen de s'élever à la conception de la Révolution mondiale sous sa forme concrète est d'abord d'acquiescer le sentiment de la révolte individuelle, pour le soumettre ensuite à l'idée de la Révolution.

Qu'ils apprennent donc, ces prolétaires de fait, à devenir des prolétaires de nom. Qu'ils apprennent l'histoire de la classe qu'ils rejoignent. Qu'ils puisent dans son exemple l'exemple et la règle de leur vie. Qu'ils mettent à son service les facultés qui sont les leurs, mais sans s'en exagérer la portée, non pas avec cet orgueil stupide qui est le fait de certains intellectuels qui se lient avec le prolétariat sans entrer vraiment dans ce prolétariat même. Qu'ils mettent leurs facultés au service de leur classe. Alors s'ils retrouvent en eux les vestiges de leur

formation idéaliste, qu'ils sachent voir le lien qui les unit malgré tout à leur situation nouvelle. Ce qui était hier pour eux l'Idée nouvelle, c'est aujourd'hui la lutte des classes. Et ainsi que leurs habitudes hégéliennes de pensée fortifient encore leur pensée prolétarienne. Ils ont cessé de croire comme Hegel que l'état est la réalité de l'Idée morale. Ils pensent comme Engels qu'il est le signe de la lutte des classes, la réalité de la lutte des classes. Ils ont donc une morale de classe, qui les oppose à la morale bourgeoise, une morale prolétarienne. Ce qui les oppose enfin aux anarchistes, ce qui leur permet d'éliminer l'anarchie, c'est cette conscience d'appartenir à une classe, le prolétariat, et la volonté de contribuer à en établir la dictature.

Ainsi, que le prolétariat de l'esprit ne reste pas une simple expression, une image : ceux qui le constituent à tous les étages de la Société devront se reconnaître et s'unir. Ils ne formeront pas un parti nouveau, ils iront à la seule force qu'ils doivent appuyer, et de quoi rien vraiment ne les sépare : le prolétariat mondial révolutionnaire.

Louis ARAGON.



Bois gravé original
de Serge Follinsky

Le sens révolutionnaire du surréalisme

Le surréalisme, mal connu, à la faveur d'événements extérieurs, peut avoir l'apparence d'un mouvement imbu d'individualisme bourgeois, alors que ces événements ne marquaient que les étapes d'une évolution aboutissant naturellement, très naturellement, au communisme.

Le titre même de la revue surréaliste : *la Révolution surréaliste*, n'était pas fait pour dissiper la confusion. Aussi, dans une déclaration lue au « Club des Insurgés » et publié dans *l'Humanité*, ses collaborateurs ont-ils fait justice du malentendu.

Voyons ce qu'est essentiellement le surréalisme. Voici la définition qu'en donne André Breton dans son manifeste :

« Surréalisme, n. m. automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.

Encycl. Philos. Le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute-puissance du rêve, du jeu désintéressé de la pensée. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution des principaux problèmes de la vie. »

Voilà, dira-t-on à première vue, qui est loin de la lutte de classe et d'une définition marxiste de la révolution : ce n'est pourtant qu'une apparence.

Reconnaissons tout d'abord que le surréalisme a surexcité l'amour de la révolution chez ceux qui y adhèrent, leur a permis, alors que beaucoup d'entre eux étaient nés dans les rangs de la petite bourgeoisie, de se débarrasser d'un pittoresque puéril et d'imaginer la révolution autrement qu'à travers une imagerie artistique. Aussi, dès leur réunion avec *Clarté*, les surréalistes ont-ils reconnu que la révolution était possible seulement sur le plan économique et social, que toute révolution dite de l'esprit n'était en réalité qu'une manifestation bourgeoise. De même ils ont souscrit au principe de la dictature du prolétariat comme seul capable de réaliser le bouleversement et de supprimer les distinctions de classes.

Relisons en effet la première partie de la définition : nous voyons qu'il n'y est question que de l'expression ; qu'elle tend à ruiner la raison et par là, la raison bourgeoise, car c'est elle et elle seule, qui préside aux productions littéraires et artistiques. Dans le même sens, les surréalistes ont toujours nié qu'ils fussent des littérateurs ou des artistes et ceci leurs détracteurs l'ont toujours eux-mêmes reconnu.

En dehors de toute préoccupation esthétique ou morale, précise André Breton, et cela suppose un retour à la pureté d'âme nécessaire à l'écrivain ou au peintre révolutionnaire. Il va sans dire qu'il ne

saurait y avoir d'esthétique révolutionnaire, pas plus qu'il ne saurait y avoir d'art révolutionnaire. Ces termes jurent d'être accolés. Qui dit esthétique, qui dit art, suppose arrêt, sur des positions conquises, exploitation au profit d'un clan, d'une activité, qui devrait être la propriété de tous. Quant à la morale, il ne saurait y avoir pour les révolutionnaires, que celle qui naît spontanément de la révolution ; et s'élever en temps de dictature bourgeoise contre la morale, c'est s'élever contre celle qui découle du pouvoir existant, en l'espèce la morale bourgeoise.

En dehors de ces questions et le surréalisme étant dégagé de toute attache littéraire et artistique, son apport matériel aux choses de l'esprit reste parfaitement compatible avec la révolution et je ne crois pas que Karl Marx se serait jamais élevé contre une découverte de cet ordre, découverte matérielle, je le répète et non pas simple hypothèse. C'est que tout le monde en effet peut être surréaliste, de même que la poésie avec laquelle le surréalisme se confond, est la propriété immense de tous les esprits. Ajoutons que nous n'avons jamais entendu nous confiner dans ce domaine à bon marché. Ce serait faire trop beau jeu à MM. les Capitalistes, que dire : « Serrez donc vos millions dans vos coffres, pressez, exploitez, volez tout à votre aise. Nous autres, nous pouvons crever de faim et nous vêtir de haillons : nous avons le surréalisme. »

Si nous entendons ne partager en rien leur idéal, nous n'entendons pas moins nous libérer de leur tyrannie, de cœur avec le prolétariat, auquel nous appartenons en réalité.

« Il (le surréalisme) tend à nier définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux... »

Cette conclusion, que signifie-t-elle d'autre que la révolte contre l'exploitation immonde de l'esprit au profit du régime actuel. Ils sont une bande, du curé au professeur, qui se réclament de l'esprit, qui en vivent et qui le font servir aux fins les plus basses. C'est contre eux, contre cet esprit déformé, que les surréalistes entendent lutter.

« Vous prétendez ruiner la peinture bourgeoise et vous faites des tableaux. Allez détruire le Louvre », me disait-on à l'issue de l'exposition surréaliste.

Si nous détruisions les tableaux du Louvre, nous serions des individualistes. De même, on ne va pas tirer sur les députés fascistes. Mais on lutte contre l'esprit capitaliste. Il s'agit moins pour l'instant de faire la révolution que de la préparer par une lutte d'opinion. Et au jour de la Révolution, et ce jour viendra, nous en sommes convaincus, il s'agira bien sûr de détruire des constructions matérielles, de détruire des existences néfastes, mais encore il faudra réduire à néant tout un état d'esprit.

Robert DESNOS.

La Réponse des soldats

Première lettre :

« Si les soldats n'ont pas fait connaître leur sentiment sur la guerre « qu'on leur fait faire », ce n'est évidemment que pour des raisons de prudence, disons donc de tactique.

Jusqu'à quel point se sentent-ils forts, soutenus dans leurs opinions, ou bien isolés et abandonnés à leur propre faiblesse ? Quatre-vingt-quinze pour cent des jeunes soldats se représentent très clairement l'imbécillité, sinon la monstruosité, de cette guerre avant d'y être envoyés. Les tracts répandus par le P. C. dans les casernes contre la guerre du Rif trouvaient toujours un accueil placide mais réel, qui se résumait ainsi : « Au fond, ils ont raison ». Rien de plus d'ailleurs et aucun enthousiasme. Dans deux régiments de l'Est où j'ai assisté à ces distributions de tracts, j'ai constaté les mêmes effets. L'un de ces régiments, le mien, devait partir au Maroc quelques semaines plus tard. Tel est le Français, aussitôt débarqué sur le front, il se bat. Il souffre, mais il accepte sa souffrance. En général, il n'a ni le sentiment intime et profond de l'ordre révolutionnaire, ni une culture suffisante, pour avoir constamment sous les yeux le sens et la valeur de ce qu'on lui fait faire. Il ne s'agit ici que de l'esprit des français de 21 ans actuellement sous les drapeaux.

Les lettres envoyées par des combattants du Maroc reflètent naturellement leurs préoccupations immédiates, leurs réactions physiques et parfois des épanchements sentimentaux qui peuvent être touchants ou tragiques, mais qui ne sont que des documents. Presque aucun n'est capable de se rendre compte véritablement de ce qu'il fait. Il nous livre la matière de sa souffrance ou de son désarroi. Et c'est à nous de ne pas la négliger.

Ces témoignages, sans doute, contiennent des récits directs, des impressions fraîches. Nous savons par les nouvelles de ceux qui se battent, quelles sont les conditions matérielles de leur vie. Je sais exactement, par les lettres de différents de mes camarades, combien ces conditions sont différentes de ce que nous annonçons les journaux de la bourgeoisie. Cette sollicitude que d'après eux témoigne à nos « petits soldats » le commandement, voici à quoi elle aboutit, par exemple : « Depuis quelques jours, il pleut à torrents ; nos marabouts menacent de foutre le camp. Les copains en ligne sont restés trois jours sans pouvoir faire leur beclance. Matériellement impossible de faire du feu ». Ce que m'écrit là mon camarade ne peut d'ailleurs étonner personne. Dans quel état d'esprit faut-il être, et quelle connaissance des réalités physiques faut-il avoir pour imaginer la guerre autrement que comme une confusion de toutes les circonstances normales qui constituent notre vie ? On souffre de la faim, du froid, de l'éloignement. Rien de particulier en tout cela. Je pourrais vous transcrire beaucoup de passages de lettres

que j'ai reçues du Maroc. Vous y trouveriez toujours ce leit-motiv : La guerre ne se fait pas que sur les cartes.

En ce qui concerne la discipline, voici comment conclut simplement un soldat : « En définitive, l'Armée, c'est l'Armée partout ». Il y a toutes chances en effet, quel'imminence du danger, la présence d'ennemis réels, ne puisse pas changer l'esprit de ceux qui « font respecter la discipline ». ...

D'une façon générale, les renseignements qu'il faudrait recueillir sont ceux qui nous apprendraient vraiment quel est l'état d'esprit de ceux qui combattent. Comment va le moral, selon l'expression courante ?

Rappelons-nous 1914, l'union sacrée, la trahison socialiste. Durant cinq années d'une vie effroyable, les soldats français « tinrent ». On peut dire cela d'une façon générale, malgré les quelques mutineries, et quelques fraternisations isolées, malgré les 50.000 déserteurs qui jetèrent les armes. Même ceux qui, en 1918 et 1919, se rangèrent définitivement du côté de la Révolution, combattirent pour la plupart dans les rangs des armées impérialistes. Eh bien, il faut convenir que durant cette période, le défaitisme ne s'est répandu que d'une manière infime. Or, toutes les circonstances qui pouvaient aider à semer l'esprit de révolte dans les troupes, le mécontentement, la peur, le sentiment de classe, se retrouvent au Maroc, mais à une échelle moindre. Il ne faudrait pas déduire absolument de là que la marche des événements sera la même, et qu'on entendra une fois de plus ces mots d'ordre de la bourgeoisie en armes : « On les aura... « Jusqu'au bout », etc... Car depuis 1918, le prolétariat français a pris conscience de sa force, il a créé un Parti Communiste, bien faible à divers points de vue, manquant précisément de ce qui contribue éminemment à créer un moral, mais existant. Cependant, on ne peut guère estimer à plus de huit pour cent la proportion des jeunes soldats chez qui existe l'idée d'une Révolution possible, et admettant qu'ils puissent y participer. Ceux qui savent pourquoi ils sont communistes et quels sont les moyens d'agir selon une véritable conduite bolchevique, sont un nombre dérisoire. Il leur faut un appui.

Ce que je vous dis là ressort de l'enquête que je mène parmi les jeunes soldats, étant moi-même sous les drapeaux.

Les soldats français partent au Maroc avec le sentiment qu'on leur fait accomplir un « devoir » imbécile, dont ils ne comprennent absolument pas les raisons. En 1914, le sentiment d'être attaqué, si bien exploité par les dirigeants impérialistes, a permis aux soldats de croire qu'ils défendaient leurs familles. Maintenant, ils savent que, complices inconscients des gouvernements bourgeois, ils ont ruiné leur pays. Ils constatent que leur sang et leur terre engraisent le capitalisme anglo-saxon.

Ils se demandent alors pourquoi la France attaque à son tour des peuples étrangers, et pourquoi ce sang doit être la rançon d'un nouveau développement du capitalisme colonial. Aucun d'eux ne doute que le prolétariat se fasse tuer pour les Banques, et ils savent bien que les Banques ne combattent jamais pour le prolétariat.»

P.N. soldat.

Deuxième lettre :

La Zaouia, (Beni Zeroual). le 2 octobre 1925.

Chère Mère,

Nous sommes toujours en occupation et il y a trois jours, nous avons eu treize tués et cinquante-trois blessés et tous les jours, nous avons des blessés. Ici la vie n'est pas drôle. Nous arrivons sur une position: en arrivant on est à moitié mort de fatigue, il faut faire des tranchées, monter la guitoun, faire la croûte. Il faut faire notre pain nous-mêmes, faire brûler le café, faire la soupe, tuer les bœufs pour la viande. Depuis que je suis remonté, je fais le boucher, et on n'a pas couché dans un lit depuis que l'on est parti d'Allemagne, on couche toujours sur la terre. Le jour on crève de chaleur et la nuit on crève de froid. La plupart du temps on n'a rien à manger ou il faut faire une vingtaine de kilomètres pour aller au ravitaillement...

Il y a peu de temps, un artilleur a été tué le jour de la classe, il devait être libéré depuis deux jours, mais on lui faisait faire du rabiote et au moment de partir, une heure avant, il a été tué par une balle dans la tête. S'ils ne lui avaient pas fait faire du rabiote, il serait encore en vie. J'ai aussi un de mes grands copains qui est mort le jour de la classe à Casablanca, des fièvres paludéennes, et il y a L... qui est à l'hôpital de Kénitra, il a attrapé la dysenterie.

Aujourd'hui, ils vont encore à l'attaque et il paraît que ça va encore chier car ici toutes les nuits, on est attaqué par les Béni-Zeroual; mais, moi je ne vais pas à l'attaque, car je me suis démerdé. Je crois que l'on va rester ici encore une vingtaine de jours et après l'on va remonter au repos, car il y aura quarante-cinq jours que l'on sera monté en colonne et il y a déjà presque la moitié du régiment qui manque en tués, blessés et malades...

Troisième lettre :

du même :

La Zaouia, le 10 octobre 1925.

Chère Mère, (1)

Deux mots pour te donner de mes nouvelles qui sont bonnes. En ce moment on est un peu en arrière, mais hier on a encore eu deux tués et une dizaine de blessés, mais il paraît que dans trois jours on partira pour Kénitra en garnison dans une petite ville où j'ai déjà été quand j'ai été blessé. Je t'envoie les bons de colis gratuits qui sont bons pendant un mois à

(1) Des fragments de cette lettre ont été publiés par l'Humanité.

compter de la date qu'il y a dessus. Justement en ce moment en face de nous, les Cheus sont en train d'attaquer le poste de Laoudour et, tu parles, ça barde, des 100 coups de canon à la minute; il y a de quoi te rendre fou. Tu me demandes aussi mes impressions sur le pays. Eh bien, c'est un pays qui ne vaut pas la peine que l'on se batte pour l'avoir, car il n'y a pas de culture, à part autour des grandes villes, mais ici dans les montagnes il n'y a rien du tout à part des figuiers, des grenadiers, des oliviers. C'est tout ce qu'il y a. On commence tous à en avoir marre et s'il fallait que l'on garde des postes cet hiver, je crois bien que tous les soldats du Maroc déserteraient. Maintenant il commence à tomber de l'eau et quand elle tombe ce n'est pas marrant, car l'autre jour on s'est réveillé avec au moins trente centimètres sous la guitoun, on était tout dégueulasse et frigorifié. Une heure après le soleil s'est levé et tout le monde crevait de soif et il y en a beaucoup qui tombent malades par la dysenterie et les fièvres et dans notre régiment en ce moment il n'y a pas de major. La preuve c'est que nous avons eu des blessés hier et ils n'ont pas eu de soins...

Si tu m'envoies un colis, mets-moi du coco, des chaussettes, tout ce que tu voudras, car tu sais, ici, on crève de faim il y a des moments et les souks, ils vendent cher un bout de papier sur lequel je t'écris, 10 sous; une enveloppe, 5 sous; des allumettes, 10 sous; une petite boîte de sardines, 6 francs, et ainsi de suite. Alors tu vois, la vie n'est pas bon marché en colonne...

Quatrième lettre :

Taza, 9 octobre 1925.

Mon cher père,

Je t'envoie deux mots pour te dire que je ne suis guère en bonne santé, car nous sommes descendus du Riff il y a 5 jours et nous remontons dans 4 et tu sais, papa, il ne fait pas beau dans ce pays où nous sommes, rongés par la soif et souvent par la faim, comme la semaine dernière, nous étions en plein combat et sur 7 jours nous avons mangé que 3 jours — une fois le combat fini, l'on nous a ravitaillé, il était temps, car nous ne pouvions plus marcher. Et tu sais, cher père, en colonne, l'on ne trouve toujours pas d'eau: il n'y a que les caravanes qui nous vendent de l'eau chaude jusqu'à 3 francs le bidon et encore, il n'y a que ceux qui ont de l'argent qui peuvent en acheter — comme moi par moment je mourrai de soif faute d'argent et les copains, quand ils ont de l'eau ils la gardent pour eux...

L. R. (8^e régiment de tirailleurs coloniaux, 6^e C^{ie}.)

RECTIFICATION

Le nom de J.-R. Bloch figurant dans le placard de publicité du journal *la Volonté* et parmi les collaborateurs réguliers de ce journal, nous avons cité J.-R. Bloch dans notre dernier numéro comme un des « répondants » de *la Volonté*. J.-R. Bloch nous a prié de préciser qu'il n'a donné sa collaboration qu'à la page littéraire de *la Volonté*.

DES PERLES AUX COCHONS

Où il n'est pas seulement question de l'abbé Brémond

Si la poésie a parfois vaincu les poètes, elle n'a par contre jamais réussi à se débarrasser de ses parasites, critiques élaborant des systèmes pour le plus grand profit des élites qui, si elles devaient avouer leur ignorance et leur incompréhension native, perdraient aussitôt le pouvoir. Il y a trop de poètes et ils ont trop écrit, leurs livres ne font vraiment pas partie de la toilette, ce ne sont pas les poèmes qui donnent le bon ton. Et les critiques font la leçon et des anthologies ramènent tout à ses plus justes proportions. Les entremetteurs n'ont jamais manqué; Janin, Villemain, Sarcey, Lemaître, Nordau, Gourmont, Vautel, Brémond, etc..., défenseurs de la tradition et de l'honneur bourgeois, leur grand jeu consiste à exalter les coquins et les cuistres, de La Fontaine à Béranger, de Hégésippe Moreau à Jean Cocteau et à défigurer et salir les autres, les grands, les Shakespeare, les Sade, les Baudelaire, les Nerval, les Lautréamont, les Rimbaud. Notre décadence nous vaut cette fois un petit abbé venu pour semer la confusion dans le cœur des profanes, le doute dans le cœur des croyants. Il joint au mot poésie celui de prière et mêle à l'inspiration, à l'invention la dégoûtante idée de Dieu, continuant ainsi la tâche entreprise depuis toujours par l'Église. Claquant du bec dans sa froide soutane, voici la caricature odieuse du poème d'Edgar Poë. Si cela ne lui coûte pas trop cher, le saint homme réalisera-t-il son projet « d'imprimer les principaux poètes en trois couleurs: les vers poétiques en rouge-feu; les prosaïques, en noir; ceux que traverse un courant à peine

perceptible, en jaune » (1), et alors en quelle couleur fulgurante, qui le rendrait aveugle et puant, imprimerait-il le dernier, le plus beau poème d'Arthur Rimbaud:

REVE

On a faim dans la chambrée
C'est vrai....

Emanations, explosions,
Un génie: Je suis le gruère!
Lefèvre: Keller

Le génie: Je suis le Brie!
Les soldats coupent sur leur pain:
C'est la Vie!

Le génie: — Je suis le Roquefort!
— Ca s'ra nol' mort...
— Je suis le gruère
Et le brie.... etc.

VALSE

On nous a joints, Lefèvre et moi... etc.

Poésie pure? La force absolue de la poésie purifiera les hommes, tous les hommes: « La poésie peut être faite par tous. Non par un. » (Lautréamont). Toutes les tours d'ivoire seront démolies, toutes les paroles seront sacrées et, ayant enfin bouleversé la réalité, l'homme n'aura plus qu'à fermer les yeux pour que s'ouvrent les portes du Merveilleux.

Paul ELUARD.

(1) Textuel. *Nouvelles Littéraires* du 7 Novembre 1925.



Georg Gross: Types bourgeois

Le Centenaire de Kant en Russie

L'an passé, le 20 et le 23 avril, l'Allemagne célébra le bi-centenaire du grand philosophe Emmanuel Kant, non pas toute l'Allemagne, mais l'Allemagne réactionnaire, cette moribonde qui fêtait un mort. La classe ouvrière ne prit naturellement aucune part à cette commémoration, non plus d'ailleurs que le victorieux prolétariat russe; mais, dans les seules revues de Moscou, une douzaine d'articles parurent (ce qui prouve la barbarie soviétique): ce sont ces articles que Jakobson étudie dans le N° 1 de la nouvelle et excellente revue allemande *Unter dem Banner des Marxismus* (Sous l'étendard du Marxisme).

Cet article est le résumé élémentaire et approprié au public français de *Clarté*, de l'étude de Jakobson.

C. A.

La philosophie de Kant fut l'expression abstraite et théorique des aspirations de la bourgeoisie allemande à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e et c'est en cela que le kantisme constituait un progrès car la bourgeoisie, alors au commencement de sa mission, avait besoin d'une idéologie; dans la mesure où les rapports sociaux progressèrent, la doctrine de Kant fut surmontée par le système de Hegel et de l'aile gauche des hégéliens sortit le matérialisme de Feuerbach. (Essence du Christianisme 1841) qui eut sur Marx une grande influence. Un écrivain réactionnaire français, M. Paul Valéry, écrivait en 1919: « Et celui-ci fut Kant qui gémit Hegel, qui gémit Marx, qui gémit... » (remplaçons hardiment les points de suspension par Lénine). Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les trois sources du marxisme sont: la philosophie classique allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français (1); il ne faut pas oublier non plus (comme nous le verrons plus loin) que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le néo-kantisme (Cohen, Ecole de la Marburg, Natorp, etc.) essaya d'élaborer une philosophie réactionnaire, tentative que rendent possibles les contradictions qui abondent dans Kant, non pas seulement le hiatus qui existe entre la « Critique de la raison pure » et la « Critique de la raison pratique » et qu'ont signalé certains philosophes idéalistes (Jules de Gaultier, par exemple), mais surtout (de notre point de vue) le manque d'esprit historique, l'apriorisme et le dogmatisme métaphysiques et l'inconstante tentative de donner comme base à la logique scientifique un idéalisme subjectif et inconséquent.

Donc l'étude de Kant, du point de vue marxiste, aura un double but: protéger les partis communistes contre les idées néo-kantiennes et kantiennes et estimer exactement le rôle historique de Kant. Le Prolétariat est l'héritier légitime de tout le grand passé. « E. Kant qui avait l'âme d'un philistin et d'un bourgeois, fut aussi le fondateur de la méthode dialectique dans la philosophie moderne et un de ses plus grands esprits. Il est l'ancêtre du matérialisme dia-

(1) Lénine: *Les trois sources et les trois éléments du marxisme* (1913).

lectique... Mais pour Kant mort, il n'y a aucune place parmi les hommes vivants. » (Karew) (2)

La dialectique, dans les mains du prolétariat, est devenue un instrument de recherche scientifique, de critique sociale et de combat révolutionnaire; il est donc nécessaire d'analyser les éléments dialectiques du kantisme parce que cette analyse permet de mieux comprendre la méthode hégélienne et de mieux connaître les racines historiques du marxisme; c'est ce travail qu'entreprit le communiste Deborine dans son ouvrage: « *La dialectique chez Kant* ». Kant pose deux fois le problème de la dialectique: dans la période critique de son activité, mais aussi dans la période pré-critique.

M. Bréhier, professeur français, a pu écrire avec raison que le philosophe allemand élaborait son idéalisme critique en méditant Newton, Heine, Rousseau. « La science newtonienne, le scepticisme de Heine et l'innéisme moral de Rousseau » devinrent « chez lui des instruments de recherche métaphysique. »

L'influence de Newton fut particulièrement importante pendant la période pré-critique et Kant, dans les travaux scientifiques de cette époque, prit pour base l'enseignement du physicien anglais: la science mathématique de la nature, qui permet une explication mécanique du monde (c'est-à-dire, comme l'écrivit Bréhier, la recherche de lois mathématiquement exprimables, à l'exclusion de la recherche des êtres et des causes). Dans son livre sur *l'Histoire Générale de la Nature et Théorie du Ciel* (1755), Kant, combattant le dogmatisme de Wolff alors tout puissant, applique les lois mécaniques (attraction) au système solaire, essayant ainsi de créer une physique synthétique et dynamique (la liaison entre la cause et l'effet est de nature syn-

(2) Jakobson, à propos de la polémique Boritchewsky-Deborine pose une règle très intéressante de la critique marxiste: « Le nihilisme abstrait et absolu qui émane de la négation métaphysique des grands systèmes d'idées du passé, qui ne voit pas la ligne continue dans l'élaboration des idées par les différentes classes aux différentes époques et à qui manque complètement l'esprit historique est en contradiction avec le matérialisme dialectique dont il n'est que la parodie dans le meilleur des cas. Il est regrettable qu'un tel nihilisme par sa prétendue position radicale impose à la jeunesse » (Nous sommes tentés d'ajouter: et aux partis jeunes et théoriquement faibles; cette maladie théorique est une maladie infantile, qu'on peut redouter dans les pays latins plus particulièrement). Ce nihilisme avait trouvé son expression dans une étude de Boritchewsky: *La Légende autour de Kant*; l'auteur faisait du kantisme une philosophie réactionnaire par rapport à la Révolution française, alors que Marx disait du kantisme que « c'était la théorie allemande de la Révolution française et que Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne* appelle Kant « le Robespierre allemand »; cette dernière opinion est exagérée, Kant étant essentiellement un réformiste (comme nous l'indiquerons plus loin).

thétique car on ne peut concevoir de cause sans effet ni d'effet sans cause). Kant conçoit ainsi l'histoire du système solaire comme le processus éternel de la matière (processus de naissance et de découverte des mondes); et il aperçoit les forces motrices de ce processus dans la lutte de forces antagonistes, séparant ainsi (beaucoup mieux que Descartes) l'agent moral du phénomène physique. Kant fit alors, à côté de nombreux petits travaux scientifiques, un « *Essai d'introduire les grandeurs négatives dans la philosophie du monde* ». Dans cet ouvrage, « il s'est efforcé comme l'écrivit Deborine, de mettre en connexion la théorie des antagonismes avec le problème de la logique formelle sur une base philosophique générale » mais les grandeurs négatives sont de toute autre nature que la négation logique. C'est seulement peu à peu que Kant découvrit la différence entre le processus réel de la nature (le *nexus causal*) des objets et les qualités déterminées de la pensée (connexion idéale des concepts), mais il resta à mi-chemin et se contenta de faire les premiers pas dans la direction d'une critique de la logique formelle.

Toutes ces idées de la période pré-critique (l'antinomie idéale, la lutte de forces antagonistes, l'idée de l'évolution) forment le premier degré du développement de la dialectique et furent approfondies dans les œuvres de la période critique. Kant devait se heurter au problème de l'unité des contraires qui forme l'essence de la dialectique, avec le principe de contradiction. Voulant réconcilier l'empirisme et le rationalisme, le philosophe allemand fit de la raison et de la sensibilité, la base de sa théorie de la connaissance; l'antagonisme entre la sensibilité et la raison n'est pas psychologique, mais métaphysique (du point de vue de la critique); la connaissance naît de leur réunion; aussi « pour réunir ces deux branches de la connaissance, Kant posa un troisième principe pour les surmonter dialectiquement en une plus haute unité »; c'est l'*aperception transcendentale* (qu'il ne faut pas comprendre psychologiquement) à l'aide de laquelle il essaya de résoudre sans y parvenir le dualisme entre la sensibilité (qui fournit des représentations *subjectives*, des perceptions) et l'entendement (qui fournit des jugements *objectifs*); Bréhier a écrit non sans raison (d'accord avec Deborine... sans le savoir) que cette « unité synthétique de l'aperception » est une véritable opération magique qui transmue « des manières d'être subjectives » en « un monde extérieur et objectif »; ainsi Kant fut porté à fonder la connaissance sur la base du subjectivisme; il ne sortit pas de ce cercle enchanté. « La dialectique de la connaissance consiste en ce fait que le sujet exprime des jugements dont le contenu est indépendant de lui ». Hegel considérait l'enseignement des jugements synthétiques à priori comme le centre de la philosophie kantienne; le jugement synthétique, c'est l'acte qui consiste à réunir des concepts généraux abstraits en une unité dialectique concrète; alors que dans les jugements analytiques nous avons affaire à des relations de concepts, il s'agit dans les jugements synthétiques de relations concrètes (3). La logique for-

(3) J'emprunte à Russell (*Problèmes de la Philosophie*) un exemple de jugement analytique: Un mauvais poète est un poète « le prédicat est obtenu par simple analyse du sujet ».

Russell note avec raison que Hume critiqua la notion admise jusqu'à lui, que « toute connaissance

melle dont le principe supérieur est celui de l'antinomie, est applicable aux jugements analytiques — c'est-à-dire au domaine de la pensée abstraite; mais dans le domaine de la réalité concrète, c'est le système dialectique qui forme le principe fondamental de la connaissance, — le jugement synthétique étant essentiellement une unité de contraires. Kant, comme le montre Deborine, n'est pas dialecticien conséquent: les antinomies, chez lui, ont un caractère purement métaphysique. Sur cette insoluble dualité, se fonde son phénoménisme. Il montre ainsi sa tendance aux compromis. Comme les matérialistes, il admet la réalité de l'objet en soi, mais par contre, il nie la possibilité de le connaître (4). Deborine insiste avec raison sur cette contradiction: le phénomène abandonne les frontières du sujet et prend possession de l'objet en soi; et c'est là que se montre en quoi l'idéalisme kantien est contraire à la vérité; cette opposition (de l'objet en soi et du phénomène) n'est pas dialectique, mais, bien que Kant ne remarque pas que le devoir de la science est de surmonter cette antinomie du subjectif et de l'objectif, cette bipartition du monde prépare d'une façon nécessaire la solution dialectique du problème.

La « *Dialectique transcendentale* » forme la dernière partie, très importante, de la « *Critique de la Raison Pure* » (1781); Kant attaque là le finitisme et l'infinitisme, mais la contradiction fondamentale demeure sans solution et ne peut en avoir une que grâce à la notion du devenir. Le fini et l'infini ne sont pas séparés l'un de l'autre: chaque objet est à la fois infini (étant donné que sont inépuisables ses connexions avec les autres objets et ceci d'autant plus que « la doctrine kantienne est baignée de spatialité, comme l'a écrit Bergson) et fini (si on l'isole de ces connexions). Kant, ici, reste sur le terrain de la dialectique négative, mais son analyse unilatérale et profonde prépare la dialectique positive. Deborine appelle justement le travail de Kant: « Idées d'une histoire générale du point de vue cosmopolite ». La conception du philosophe allemand est la suivante: la nature poursuit dans la vie sociale de l'homme la réalisation d'un plan déterminé; le moyen de cette réalisation, c'est l'antagonisme humain; ce combat réciproque engendre finalement la solidarité et l'harmonie, le mal se change en son contraire (5).

S'il était tout naturel à un marxiste d'étudier le vrai Kant, c'est-à-dire le Kant historique, il l'était tout autant d'examiner quel est le « Kant » de l'actuelle bourgeoisie allemande — c'est-à-dire de connaître par

à priori devait être analytique » et que cette critique eut sur Kant une grande influence; Kant remarqua que non seulement la relation de cause à effet est synthétique, mais aussi les propositions arithmétiques et géométriques (ainsi $7 + 5 = 12$; 7 et 5 doivent être mis ensemble pour faire 12 mais l'idée de 12 n'est pas contenue en eux).

(4) Si l'objet en soi (*Ding an sich*) ne peut être l'objet d'une connaissance, il peut être celui d'une pensée: c'est le noumène.

(5) Il m'a été impossible de rendre plus accessible et plus simple cette partie de l'étude parce qu'il est impossible, comme le note Jakobson, de rendre populaires certains sujets qui, pourtant, doivent être étudiés. Jakobson souhaite que le travail de Deborine soit traduit, car il présente une réelle utilité pour les marxistes de l'Europe occidentale qui ont un monde à démolir et un monde à construire.

suite la physionomie intellectuelle de cette bourgeoisie. Ce fut l'objet d'un article de Talheimer) paru dans le Cahier 4-5 de *Sous l'Etendard du marxisme* (édition russe). Résumant la philosophie kantienne qui, d'un côté, combattait la banale théologie théiste, et de l'autre, le matérialisme français du XVIII^e siècle (ce qui peut s'expliquer facilement — la bourgeoisie allemande étant restée révolutionnairement en arrière de la bourgeoisie française), Talheimer arrive à cette conclusion attendue que le résultat en fut plein de contradictions et que, dans Kant il y a non seulement les germes de la dialectique, mais aussi le point de départ de retours à la métaphysique (malgré la Dialectique Transcendante) et même avec de la bonne volonté, le point de départ de leurs occultistes (bien que Kant, dès 1766, ait mis dans le même sac métaphysiciens et illuministes de l'espèce Swedenborg : *Réveries d'un Visionnaire*).

Talheimer prétend que l'éthique de Kant développe dans sa forme la plus abstraite la formulation de la conscience bourgeoise, érigeant l'égalité juridique. (6)

Kant, sans sa théorie du droit, explique que l'inégalité économique ne contredit en aucune manière le principe de l'équivalence de toutes les personnalités humaines. Donc cette éthique (révolutionnaire en son temps, par rapport au féodalisme et à l'absolutisme d'où est sortie la société capitaliste) est réactionnaire actuellement (car de la société capitaliste doit sortir la société socialiste).

Cependant, Kant est pour la bourgeoisie allemande actuelle, beaucoup trop radical et révolutionnaire ; on le vit à son jubilé : sa physionomie fut défigurée sans aucun scrupule. Ainsi, Vaihinger voit, dans le néo-vitalisme (7) de Driesch — qui pousse la science dans les voies de la théologie —, la continuation du kantisme. Plus encore, bien que Kant soit connu comme un

(6) Je note ceci dans Bréhier (les chapitres de sa petite « *histoire de la philosophie allemande* » relatifs à Kant, constituent peut-être le meilleur exposé critique élémentaire de la question, en tous cas un des plus accessibles), à propos des « *Fondements métaphysiques de la théorie du Droit* » (1799) :

« Les idées de Kant sur ce point se rattachent à la grande tradition libérale et individualiste de Locke, de Montesquieu et de Rousseau. Le respect de la liberté individuelle, l'idée que la loi n'a d'autre raison d'être que d'imposer ce respect : tel est le motif principal... Il est à l'antipode de tout réalisme sociologique. Sa théorie de l'Etat, tout inspirée qu'elle soit de Rousseau, présente pourtant des modifications intéressantes... ; sans doute la Société repose sur un contrat originaire, mais ce contrat est non pas un fait historique, mais une simple idée de la raison qui exprime la nécessité d'un accord entre le législateur et la volonté générale du peuple ; puisque le contrat indique plutôt un idéal qu'un fait, il ne peut être déchiré et la résistance du peuple à l'Etat est illégitime ; c'est par des réformes et non par des révolutions qu'il faut améliorer l'Etat. »

(7) Notons à ce propos que, dans le N° 2 de *Sous l'Etendard du Marxisme* (édition allemande) paraîtra une étude de Schaxel sur « les erreurs vitalistes dans la biologie contemporaine ». Il faut s'occuper de ces questions et ne pas croire que la science (surtout les théories scientifiques) soit « au-dessus de la mêlée » des classes (la guerre nous a prouvé le nationalisme des « 93 » allemands et de leurs semblables français, en 1914 ou 1924 aux « côtés de la Patrie », dans la guerre du Maroc. »

cosmopolite (cette forme bourgeoise de l'internationalisme) et comme un des représentant les plus marquants du pacifisme bourgeois (*Pour la Paix Perpétuelle* — 1795), Jarres, dans le discours qu'il prononça à la séance solennelle de la Société Kant, en fit un nationaliste ; à cette même séance, Vaihinger prétendit encore avec une inconscience étonnante que Kant avait pris au sérieux Swedenborg (et pourtant dans les *Réveries d'un Visionnaire*...)

Talheimer examine ensuite historiquement les bases et le développement du néo-kantisme jusqu'à nos jours. C'est après l'échec de la Révolution de 1848 que retentit en Allemagne le cri du : « Retour à Kant ». Dans cette phase, le néo-kantisme fut l'idéologie de la grande et de la moyenne bourgeoisies alors florissantes et intéressées au libre développement de la science et de la technique. D'une part, ce néo-kantisme défendait la conception matérialiste de la nature contre l'idéologie de la réaction féodale ; d'autre part, il luttait contre le matérialisme de Feuerbach (*Essence du Christianisme*) de David Strauss, de Vogt (*La foi du charbonnier*) et la science (1854), de Buchner (*Force et Matière* 1855), sous la bannière duquel combattait la petite bourgeoisie révolutionnaire et derrière elle politiquement le prolétariat. Avec la croissance du mouvement ouvrier indépendant et l'élaboration de sa théorie le marxisme, le néo-kantisme devint toujours plus réactionnaire. Le matérialisme historique devint son principal ennemi et l'attaque fut menée du point de vue de la critique de la connaissance comme du point de vue éthique. Des essais furent tentés, par Windelband et Rickers, pour éloigner l'histoire du terrain de la recherche scientifique ; il faut signaler les travaux de l'Ecole de la Marburg (*Logique* de Cohen 1902) les études de Natorp qui inclinait vers un paralogisme. Husserl, la tête de l'école phénoménologiste, partit d'une thèse anti-kantienne (il n'admettait pas que le jugement mathématique soit synthétique) et parvint peu à peu à un intuitionnisme (l'intuition, d'après lui, permettant de saisir l'essence des objets et en particulier de tous les concepts). De là, il n'y a plus loin pour arriver à la télépathie ou à la télékinèse, ce qui permet de comprendre la grossière falsification de Vaihinger (le philosophe de « Als ob »). Avant la guerre, la bourgeoisie allemande avait une philosophie (réactionnaire par rapport à Kant) qui reconnaissait l'importance des sciences exactes et combattait méthodiquement le matérialisme historique ; après la guerre, cela ne suffit plus, cette bourgeoisie cherche la paix dans le royaume supra-sensible de la métaphysique.

Rudas (Krasnaïa Nowi N°4) juge la position actuelle du marxisme de la même manière que Talheimer. Ni Kant, ni ses successeurs (qui le sont nominalement et non en fait) ne sont en état de donner à la bourgeoisie les sûres et solides croyances dont elle a besoin. Seul un petit cercle de professeurs soutient le néo-kantisme qui, en général, est de plus en plus pénétré de néo-fichtisme et de néo-hégélianisme et qui tombe toujours plus dans le scepticisme et le mysticisme. A cause de cela, le kantisme est tombé au rang de philosophie pour la petite bourgeoisie réformiste.

Si, autrefois le rationalisme constituait l'élément le plus progressif du kantisme, cette tendance rationaliste disparaît de plus en plus du néo-kantisme et fait place au volontarisme c'est-à-dire qu'elle se montre incapable de servir de soutien idéologique dans une période critique de la lutte de classes. Et avec le rôle du kantisme, tombe celui du réformisme.

Actuellement, les sciences, avec Einstein, Bohr, prennent une direction matérialiste et même les mathématiques qu'on croyait être une promotion de la logique générale (Leibniz-Husserl), une science aprioristique (logistique : Cantor-Russell) sont précipitées de ce trône : « l'espace est devenue un concept physique » (8). Et les tentatives que firent Natorp et Cassirer pour interpréter le principe de réalité d'une manière idéaliste ont échoué.

Aussi le plus grand effort des néo-kantiens (depuis Windelband) est dirigé contre les sciences historiques et sociales ; il y a une véritable « unité de front » contre le marxisme que n'empêchent point les différences d'opinions sur des points particuliers.

C'est ainsi que le sociologue Max Weber (on retrouve des traces de son influence jusque dans les œuvres du marxiste K.-O. Wittvogel du P. C. A.) reconnaît une certaine utilité scientifique à « l'interprétation économique de l'histoire », mais veut une philosophie qui « fixe les phénomènes de la vie sociale ayant une importance pour nous » ; or, d'après ses livres, le phénomène important, c'est la religion qu'il

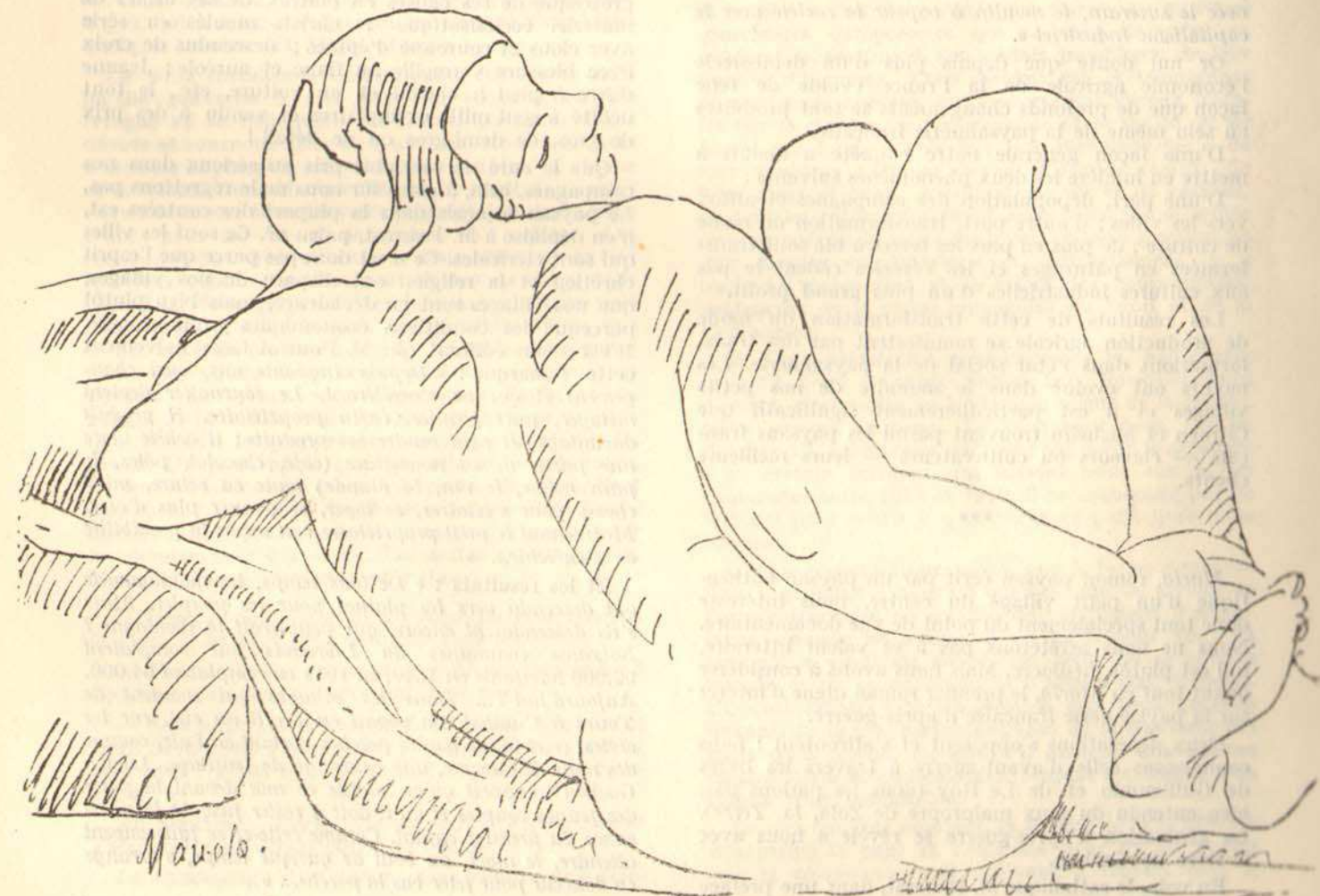
(8) Dans ce même numéro de *Sous l'Etendard de Marxisme* est une étude de Jurinetz sur la théorie einsteinienne de la relativité. Voilà de quoi faire sourire les « néo-marxistes » latins qui nient toute valeur à la dialectique marxiste, lui préférant le bergsonisme. Mais ceci est une autre question...

prétend être la base déterminante de la vie économique (voilà de quoi réjouir nos économistes thomistes d'A. F.). De même, le confus Erucken, fondateur de la philosophie activiste, combat la connaissance scientifique de l'histoire, en plaçant l'esprit humain comme principe actif en face de la nature passive. Troelsch, partisan de l'historicisme fait du monde ni plus ni moins qu'une « révélation » du « plan » divin, ce qui est une fantaisie digne du bas Moyen-Age.

Mais le fait le plus grave, c'est qu'un socialiste comme Max Adler écrive que l'on doit rechercher les racines du marxisme plus dans Kant que dans Hegel ; d'après lui, l'existence sociale de l'homme est une forme transcendente supra-historique de la conscience humaine ; par suite, l'Etat devient une forme sociale de la conscience.

Rudas remarque aussi que le kantisme exerce sur quelques communistes une certaine influence. Le mot d'ordre d'unification de la ligne théorique de tous les P. C. fut reconnue comme un devoir pressant. Pas d'action révolutionnaire, sans théorie ; pas d'action réelle si cette théorie contient des déviations opportunistes. C'est pourquoi il faut souhaiter avec Jakobson que les communistes de l'Europe occidentale s'occupent activement des questions théoriques et de la lutte contre toutes les déviations kantienne, hégélienne, et pour nous, français, proudhonienne, bergsonienne, nietzschéenne sorelienne.

C. ACHELIN.



Les Livres



laborieuse, s'est-il efforcé d'atténuer la portée sociale de *Maria*. En vain essaye-t-il d'en tirer des conclusions telles que la nécessité, l'urgence d'une renaissance du christianisme dans les campagnes : « *christianisme et civilisation, cela ne fait qu'un* », écrit-il, en guise de conclusion. Non, M. Pourrat, cela fait deux. Il y a eu autrefois la civilisation chrétienne. Elle a fait son temps. Aujourd'hui le christianisme dans le monde est une force d'oppression, une force négative, destructrice de toute idée de civilisation. Votre bon Dieu chrétien, M. Pourrat est un réactionnaire. Quant à votre christianisme il me plaît de l'écraser sous le grotesque de ses églises en plâtras, de ses usines de matériel ecclésiastique : christs moulés en série avec clous et couronne d'épines ; descendus de croix avec blessure vermeille au flanc et auréole ; Jeanne d'Arc à pied à cheval et en voiture, etc., le tout débité à cent mille exemplaires et vendu à des prix de gros, de demi-gros ou de détail !

Que le curé ne soit plus pris au sérieux dans nos campagnes, cela, à coup sûr nous ne le regrettons pas. Le paysan français dans la plupart des contrées est, n'en déplaise à M. Pourrat, païen né. Ce sont les villes qui sont cléricales. Ce n'est donc pas parce que l'esprit chrétien et la religion ont disparu de nos villages, que nos villages sont en décadence, mais bien plutôt parce que les conditions économiques y ont changé. Il est même édifiant que M. Pourrat fasse naïvement cette remarque : « *Depuis cinquante ans, quel changement et qui va s'accéléralant. Le journalier devient métayer, puis fermier, enfin propriétaire. Il produit davantage. Il peut vendre ses produits ; il achète alors une partie de sa nourriture (café, chocolat, pâtes, le pain même, le vin, la viande) toute sa vêtue, mille choses pour s'éclairer, se loger, se donner plus d'aise. Maintenant le petit propriétaire voit même la possibilité de s'enrichir...* »

Et les résultats : « *De tous temps, les montagnards ont descendu vers les plaines pour les peupler. Mais s'ils descendaient encore, qui peuplerait la montagne ? Soixante communes du Livradois qui comptaient 92.000 habitants en 1840, en 1911 en comptaient 64.000. Aujourd'hui ?... Dans les villages qui montent de Tours à Cunlhat, on voyait en profil du ciel, sur les crêtes, ce et là, de hautes perches portant en l'air, comme des mâts de cocagne, une couronne de feuillage. Lucien Gachon m'apprit qu'on plante ce mât devant la porte des jeunes couples et qu'il doit y rester jusqu'à la naissance du premier enfant. Comme celle-ci se fait souvent attendre, le mari, au bout de quelque temps, s'arrange en douceur pour jeter bas la perche...* »

Lucien Gachon

Maria

(Ed. du Monde Moderne)

Où en sont nos campagnes ?

Quel est l'état des paysans

français ? De telles ques-

tions, nous nous les sommes

posées ici-même, non sans quelque anxiété, et, en tentant avec quelques-uns de nos amis parmi les plus dévoués de mettre sur pied une enquête agricole, nous n'avons fait qu'essayer d'y apporter des réponses. Nos forces nous ont trahi. Un tel travail, que nous continuons à considérer comme des plus essentiels serait à accomplir par le parti communiste qui dispose — par son organisation — des moyens d'investigations dont manque précisément notre revue. Fragmentaire, partielle, notre enquête, pour si embryonnaire qu'elle fut, a montré qu'il était possible de dresser sur le plan marxiste, le bilan des campagnes françaises. Et quoi de plus important dans un pays, qui comme le notre, tire de son agriculture la majeure partie de ses forces économiques : « *Les rapports sociaux, écrivait Marx, sont intimement liés aux forces productives. En acquérant des nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain, le moulin à vapeur la société avec le capitalisme industriel* ».

Or nul doute que depuis plus d'un demi-siècle l'économie agricole de la France évolue de telle façon que de profonds changements se sont produits au sein même de la paysannerie française.

D'une façon générale notre enquête a abouti à mettre en lumière les deux phénomènes suivants :

D'une part, dépopulation des campagnes et afflux vers les villes ; d'autre part, transformation du mode de culture : de plus en plus les terres à blé sont transformées en pâturages et les céréales cèdent le pas aux cultures industrielles d'un plus grand profit.

Les résultats de cette transformation du mode de production agricole se manifestent par des transformations dans l'état social de la paysannerie. Les mœurs ont évolué dans le moindre de nos petits villages et il est particulièrement significatif que Citroën et Michelin trouvent parmi les paysans français — éleveurs ou cultivateurs — leurs meilleurs clients.

Maria, roman paysan écrit par un paysan authentique d'un petit village du centre, nous intéresse donc tout spécialement du point de vue documentaire. Nous ne nous arrêterons pas à sa valeur littéraire, qui est plutôt médiocre. Mais nous avons à considérer avant tout en *Maria*, le premier roman digne d'intérêt sur la paysannerie française d'après-guerre.

Deux générations s'opposent et s'affrontent : nous connaissons celle d'avant-guerre à travers les livres de Guillaumin et de Le Roy (nous ne parlons pas, bien entendu du faux malpropre de Zola, *la Terre*). La génération d'après-guerre se révèle à nous avec le livre de Gachon.

En vain, le catholique M. Pourrat, dans une préface

Maria est le roman de la décadence paysanne, pour mieux dire de son embourgeoisement.

Fille d'un petit fermier, Maria dont les deux sœurs sont parties à la ville, représente pour ses parents le dernier espoir au seuil de la vieillesse. C'est une belle et forte paysanne qui lit des romans d'amour en gardant les vaches et sait aussi bien se faire caresser que respecter des galants. Amoureuse d'un gars revenu en congé de Clermont où il travaille chez Michelin, elle songe à le suivre et à fuir la campagne dans l'espoir d'une vie plus brillante.

« *Maria pensait : « Je serai mon ménage et du travail de couture à domicile. J'irai au cinéma ; je me promènerai le soir dans les rues noires de monde et inondées de lumière ; j'aurai des bas à jours et des mains blanches. »*

Mais, tout calcul fait — Maria n'est pas fille à se laisser aller à un égarement sentimental ou à un mirage — elle préfère à Jules un second prétendant, Pierre Poulenoire, un paysan d'un village voisin, respecté de la classe 14. Jules lui avait plu par son bagout et sa hardiesse de la ville. Pierre la séduit par le froid exposé de sa situation matérielle. Elle juge sur pièces. Le père de Pierre, le vieux Poulenoire a partagé son bien entre lui et sa sœur, mariée à un chiffonnier en gros de Mâcon. Le bien qui vaut 65.000 francs est resté à Pierre. Mais il doit payer à sa sœur 30.000 francs, dont 25.000 avant un an et demi. Il a quelques avances : 3.000 francs à la caisse d'épargne, 1.500 francs donnés par sa mère et 3.000 francs à lui, de côté ; deux cochons à vendre et neuf vaches qui valent les uns dans les autres 25.000 francs. Si la Maria consent à l'épouser et ne boude pas au travail, il peut lui assurer qu'elle sera fermière et riche dans quelques années. Et Maria accepte.

La voilà installée à Chanteloube, entre son mari qu'elle gouverne à son gré, son vieux beau-père ivrogne et sa belle-mère, la Dorée, paysanne fûtée dévote et sournoise. Dès lors, nous assistons à la lutte d'intérêts implacable entre les deux couples, le jeune et le vieux. Pour Maria et Pierre, il s'agit de devenir envers et contre tous, les seuls propriétaires de Chanteloube ; pour les vieux de rester les maîtres. Les jeunes ont pour eux la santé, le désir d'arriver, la loi ; les vieux sont rusés et surtout ils ont de l'argent de côté. Les vieux geignent ; les jeunes souhaitent tout haut qu'ils crevent le plus tôt possible. Maria que la nécessité de payer « ceux de Mâcon » rend parcimonieuse, chiche à ses beaux parents nourriture et boisson. Le vieux va se saouler à l'auberge du village et la vieille vole les œufs et le beurre. Rien que l'intérêt les rapproche ; rien que l'intérêt les divise. Un jour, après une querelle et une bataille, les jeunes mettent les vieux à la porte. Ils triomphent peu après : l'un après l'autre, Poulenoire et la Dorée meurent. Les jeunes ont su manœuvrer pour avoir les derniers sous des vieux. Les dettes seront payées. Maria et Pierre deviendront riches.

« *Pierre, il nous faudrait un valet, ou bien vendons le bien. Je ne veux plus continuer cette vie.*

— *Et tu crois que moi aussi j'en ai pas mon saoul ? Combien nous reste-t-il d'argent, tout payé ?*

— *Sept mille francs avec ça de la vieille. Sommes en haut. Si tu allais à Clermont à la foire du 9 mai, acheter un cheval ? Nous nous promènerions comme les bourgeois...*

Au printemps, Maria loua un valet et Pierre, comme c'était entendu, acheta cheval et voiture.

Le témoignage de Gachon vient comme une éclai-

lante confirmation de l'état de transformation sociale des campagnes françaises.

Certes, le paysan d'aujourd'hui est plus riche ; il jouit d'un plus grand bien-être. Produisant plus et gagnant davantage, il consomme plus et se crée de nouveaux besoins. Plus âpre à l'argent que jamais, plus égoïste aussi, plus calculateur, le paysan n'est retenu au village par aucun autre lien précis que celui du plus grand profit. L'esprit le plus spécifiquement bourgeois est en lui et toutes les tares de la bourgeoisie des villes passent aujourd'hui dans celles des campagnes. Voilà la leçon de *Maria*.

Aux côtés de cette bourgeoisie paysanne ; né d'elle et de ses besoins, grandit un prolétariat paysan : l'ouvrier agricole salarié, le plus souvent étranger émigré, Italien ou Polonais.

Mais en lui le sentiment de classe s'éveille à peine.

Marcel FOURRIER.

John Dos Passos
L'Initiation d'un homme

(Ed. Rieder)

Je m'imagine que pour certains de nos lecteurs, John Dos Passos est un nom qui chante dans leurs mémoires. Ils n'au-

ront pas oublié ce fragment qu'ils ont lu dans *Clarte* de son maître livre : *Trois Soldats*.

Dans cette grande fresque, parmi les torrents de sottises, de misères, de boue et d'ennui terrible que furent les années maudites, une voix de la plus jeune et la plus authentique Amérique s'unit aux quelques consciences européennes qui se sont délivrées en publiant le sentiment des soldats inoubliables de leur qualité d'hommes. *Trois Soldats* est le témoignage de ces jeunes hommes qui traversèrent l'océan, racolés par le cinéma, la propagande et la presse, et ne furent pas longs à voir le « but chevaleresque » de leur aventure s'effacer devant l'ignoble réalité. Ce livre amer et beau, grouillant de vie et de couleur, et dont les tableaux défilent avec l'élan d'une armée qui reprendrait la route du foyer, ce livre a connu les gros tirages en Amérique et, naturellement, y a soulevé l'indignation et la colère des bons apôtres, souteneurs de la cause immaculée du Droit et de la Civilisation.

Si *Trois Soldats* fut abondamment lu, par contre le petit livre qu'avait publié Dos Passos l'année d'avant, c'est-à-dire au lendemain même de la guerre, passa presque inaperçu. Le voici pour nous, tiré de l'ombre. Et, parmi ceux qui n'ont pas perdu la mémoire d'un certain accident qui survint pour eux et les camarades entre 1914 et 1919, il ne manquera pas de lecteurs pour sentir à quel point ce petit livre nous touche.

C'est le carnet d'impressions, sous la forme romancée d'un tout jeune Américain qui s'est mis au service de l'armée française en qualité de conducteur d'ambulance. Comme les autres, il est parti pour voir. Et lorsqu'il a vu il est édifié. En dépit de sa révolte latente et de sa nostalgie, il n'accuse pas, il peint. Et quel peintre ! Supra-sensible aux plus diverses nuances de la vie, parfumant tout de la fraîcheur des mots qu'il cueille, et, lorsqu'il descend aux abîmes de la douleur et de l'émotion, cernant son image d'un simple trait inoubliable.

Le plus souvent dominée, la révolte ça et là affleure néanmoins la page et s'exprime avec un tel accent que la résonance s'en prolonge à travers tout le

livre. Mais c'est la révolte joyeuse, comme éniérée, d'un être jeune et sain qui a, pour s'attaquer aux puissances détestables, l'arme victorieuse de son rire, de sa foi immense en la vie, en la beauté du monde, en la force du sentiment qui pousse les uns vers les autres le commun des hommes, malgré la farce sanglante que leur misérable faiblesse d'être obéissants par routine, les force à jouer. C'est la révolte contagieuse, submergeant tout. Martin Howe, le conducteur d'ambulance, se plaît à vérifier les intimes concurrences des réactions que la guerre vécue provoque chez lui et chez ses camarades français des troupes combattantes! Au repos, dans un cantonnement, il rencontre un jour son ami Merrier, qui l'invite à venir prendre un verre avec ses camarades. Deux Américains et quatre Français sont là, en frères, autour d'une table dans la cuisine de la ferme. Et l'on cause, à cœur ouvert, en échangeant ses espoirs, ses dégoûts, ses haines robustes de l'ignominie en laquelle tous sont plongés. La réalité vivante de la guerre a jailli comme une flamme de ce groupe d'hommes, au contact de leurs aveux.

« Regardez ce que j'ai rapporté, un fusil allemand, dit André Dubois en allant vers un coin de la salle.

— Ça, c'est un souvenir, dit Tom Randolph, se levant brusquement.

— Et j'ai trois cents cartouches. Ça me sera utile un jour.

— Quand ça ?

— A la révolution, après la guerre...

« On se rassit autour de la table. Martin regarda les visages basanés, passionnés, les yeux brillants d'espoir, de résolution, et une joie soudaine flamba en lui.

— Oh! il y a de l'espoir, dit-il, après avoir vidé son verre. Nous sommes trop jeunes et on a trop besoin de nous pour que nous ne réussissions pas. Il faut que nous trouvions la voie, que nous fassions les premiers pas sur le chemin de la liberté, car sinon, la vie serait une plate dérision.

— A la Révolution!

— A l'Anarchie!

— A l'Etat socialiste!... »

Mais toute citation ne serait qu'un pauvre aperçu du contenu de ce petit livre où l'art le plus savoureux a prodigué des images inondées d'une vérité que, de l'un à l'autre bord de l'Atlantique, des hommes échangent, comme ces ardents propos qu'échangeaient avec deux Américains en khaki, Mercier et ses camarades dans la cuisine de la ferme.

Léon BAZALGETTE.



Dostoïevsky : En 1863, Fédor Dostoïevsky quitta sa Russie féodale et fit en Europe un tour de deux mois et demi.

Sous ce titre : *Le Bourgeois de Paris* vraiment trop arbitraire, la maison Kra réédite dans une nouvelle traduction de Norbert Guterman, les quatre derniers chapitres des *Remarques écrites en hiver sur des impressions d'été*, ouvrage que Dostoïevsky écrivit à son retour en Russie et où il donnait ses impressions de voyage au fameux pays du progrès, du commerce.

Quatre chapitres : un sur Londres, trois sur Paris ou plutôt sur la vie parisienne, au sens le plus « second empire » de cette expression.

Paris, dit-il tout d'abord, « c'est la ville la plus morale et la plus vertueuse du monde. Quel ordre! Quelle

sagesse! Quel bonheur! » etc... Il raille, bien entendu. Pourtant c'est bien là cette grosse ville de province, avec ses mails, ses quais calmes, ses maisons serrées et noires, ses modestes boutiques et sa belle promenade : les boulevards, tout ce qui épata Balzac, le petit provincial. Ce Paris-là, c'est secondaire pour le grand Russe. Tout de suite, il parle de Londres, où il n'a passé que huit jours. Londres immense, grouillant et terrible avec ses richesses, sa poussière de charbon, ses hordes profondes et mornes de pauvres. C'est là qu'on trouve les plus fortes pages du livre. Dostoïevsky a saisi le moment mieux que ne l'eussent pu faire mille sociologues. Ce moment, c'est le triomphe du « Laissez faire, laissez passer », l'apogée de l'Angleterre « Baal règne, dit Dostoïevsky, et n'exige même pas de soumission, parce qu'il en est sûr d'avance. Sa foi en lui-même est illimitée... C'est un tableau biblique, une sorte de Babylone, une prophétie de l'Apocalypse qui s'accomplit sous vos yeux. »

Ce Londres-là, maître incontesté du monde, cette richesse orgueilleuse du manufacturier manchestérien et cette misère ouvrière que Dickens vient de peindre avec tant d'amertume dans les *Temps difficiles*, satire terrible, que le bourgeois de Paris donne encore à lire à ses filles en 1925, « Vous frissonnez, écrit le voyageur, de sa superbe, de son entêtement, de son aveuglement ».

De fait, il y a soixante-quinze ans déjà que le *Manifeste communiste* a frappé de mort cette prodigieuse réussite occidentale. Aujourd'hui, 1.400.000 chômeurs que Baal est forcé — vous entendez : forcé — de nourrir au lieu de les laisser crever comme en 1863, et les Indes, la Chine...

Paris, Dostoïevsky ne peut le prendre au tragique. C'est trop petit, trop mesquin à côté de Londres. Paris, c'est le bourgeois, entendez le bourgeois louis-philippard à qui Guizot a dit : « Enrichissez-vous par le travail et l'économie » et qui, effectivement prospère dans sa famille, dans son emploi, dans sa boutique. Le baron Haussmann n'a pas encore percé ses boulevards, la banque et la grande industrie fleurissent à peine ; le tiers-état amasse patiemment, prudemment, cupidement « le plus d'argent et le plus d'objets possibles » ; les morts ouvriers de juin 1848, la démagogie de Napoléon III garantissent l'avenir. Aussi, le ton du Russe perdu parmi ce petit peuple, ces êtres pusillanimes, roués, serviles et entichés de grands mots, se fait tout naturellement comique. Quelle bonne humeur, dans la moquerie, quel ton plaisant pour dénoncer les tares, les ridicules de Joseph Prud'homme, triomphateur emphatique et douillet, contre lequel s'escrimèrent les romantiques et qui condamnera Baudelaire, Flaubert. Qu'il est doux pour nous de lire ces phrases : « Le plus vilain petit Français qui vous vendrait son propre père pour un sou, et vous apporterait encore quelque chose, sans qu'on le lui ait demandé, prendrait, au moment même de vendre son père, une attitude si imposante que vous demeureriez tout interdit... Et pourquoi y a-t-il chez les bourgeois, tant d'âmes de valets, et ce en dépit de toute cette noble apparence? ». « La servilité pénètre de plus en plus la nature du bourgeois ; en outre, elle est considérée comme une vertu ». Et cette ravissante anecdote sur Garibaldi, qu'un Français admirait tellement pour n'avoir pas touché aux vingt millions du Trésor qu'il eut à sa disposition en 1860 à Naples. « Associer le nom de Garibaldi, conclut Dostoïevsky à des petits vols du sac gouvernemental, ce ne pouvait, bien entendu, venir que d'un français. »

Cette bassesse jointe à ce goût de l'éloquence (je pense à cette église de Grenelle qu'on agrandit actuel-

lement de moitié, tant les commerçants du quartier ont du plaisir à entendre un curé qui parle bien ; je pense aussi, hélas ! à ces meetings où l'on va en famille passer une bonne soirée), comme nous connaissons cela !

Si prospère qu'il soit, remarque Dostoïevsky, le bourgeois a peur. Mais de quoi aurait-il peur?... « des ouvriers ? Mais les ouvriers eux-mêmes sont au fond de leur âme, des propriétaires ; tout leur idéal n'est que de devenir propriétaire et d'amasser le plus d'argent possible. » Pas de liberté, pas d'égalité et surtout pas de fraternité, car la fraternité ne se crée pas. En France comme en Occident, le principe individuel exclut l'existence du principe fraternel. Ici le ton s'élève, l'homme de la steppe considère l'homme du lotissement et dit : le socialisme est impossible en France et en occident, tout l'occident est embourgeoisé.

Je sais ; peu d'années après devait venir la Commune, sursaut d'un prolétariat dont les journées de 1830 et de 1848, notamment, avaient montré tout le sublime. Mais le bourgeois de Paris : M. Thiers, a encore triomphé, et il s'en est suivi cinquante-cinq ans de démocratie. Pourtant tout est changé et bien des traits de Dostoïevsky n'ont plus qu'une valeur de boutade, un cachet second empire, parfaitement aboli. Le bourgeois de Paris n'est plus maître de l'heure ; il se survit, Bribri et Mabiche, couple idéal, amusante réplique de la *Parisienne* de Becque, ne baladent plus leur marmaille au Palais-Royal devant les petits jets d'eau qui donnaient tant sur les nerfs de Dostoïevsky. Ils tiennent le coup, comme ils peuvent et ils n'ont plus de marmaille. Le drame se joue à l'échelle mondiale. Il n'y a plus de France, tout juste une Europe, « petit monde blême et plat » qu'entrevoit Rimbaud, serré entre l'Amérique et l'Asie réveillée par les Russes, et qui se cramponne à son passé, qui rêve fiévreusement à son ancienne force, qui jouit tant que ça peut.

Jean BERNIER



J. de Pierrefeu : Je veux être persuadé, Monsieur de Pierrefeu, que votre *Anti-Plutarque* (Ed. de France) *Anti-Plutarque* n'est point jeu littéraire.

Donc, vous découvrez le monde. Hé, quoi ! il a fallu pour vous ouvrir les yeux, que vous ressentiez douloureusement quelques injures de soutanes ou culottes de peau, débitées à votre endroit? Auparavant, vous ne vous doutiez pas de notre chaos social? Le régime capitaliste et bourgeois ne vous avait pas encore écœuré? Aujourd'hui, après Karl Marx, vous découvrez le « sursalaire » (p. 191) ou quelque chose d'équivalent, et l'odieuse exploitation de tous au profit de quelques-uns ! Vous parlez de la féodalité industrielle, de la balance truquée de la Justice de chez nous, des tares de nos ministres (mais si vous attaquez franchement le Bloc National, vous sous-entendez pour ce qui est de vos amis du Bloc des Gauches). Vous criez, comme nous tous, à la faillite de cette démocratie hypocrite. Mais par un étrange jeu de mots, vous vous réclamez cependant de principes démocratiques... Du jour où vous osez, non plus seulement dénoncer comme à regret des tares, mais envisager les conséquences logiquement révolutionnaires de vos paroles, vous aurez contre vous bien d'autres clans de cette « cellule réactionnaire » dont vous déplorez les attaques. Vous aurez contre vous votre public, votre éditeur, les journaux dont vous vivez. Car tous dépendent de

l'ordre bourgeois et capitaliste, contre lequel vous partez en guerre. Evidemment, votre révolte est toute verbale, bien que vous proposiez la création d'équipes de salut public, projet assez vague que vous n'expliquez pas, qu'on comprend mal. Vous les recrutez parmi une « élite » d'« honnêtes gens » prêts, même, à faire « le vœu de pauvreté ». Et vous rêvez de les organiser en « cellules » actives.

Pour nos amis communistes, dans les cellules, le vœu de pauvreté est, croyez-le bien, superflu. Aucun ne s'y est enrichi, s'il n'a trahi.

Vous vous défendez d'être communiste, et vous vous faites du communisme à peu près l'idée que s'en fait, sur la foi de « l'Echo de Paris » ou du « Matin » un vieux capitaine d'habillement en retraite. Vous chevauchez à propos de la Russie des Soviets le cheval fourbu de Guillaume II. Vous appelez son « péril jaune » le « péril barbare ». Vous distribuez, en matière de prospectus, à vos lecteurs, l'image d'une élégante Parisienne de luxe, sur la place de l'Opéra, regardée avec une envie menaçante, par un coolie chinois. Comme vous datez, pauvre M. de Pierrefeu ! N'est-il jamais venu jusqu'à vos oreilles que, par rapport à l'Asiatique, le Barbare, c'était l'Occidental? Ce que vous appelez dévotement « civilisation », tout imprégné de cette autolâtrie que vous pensez combattre, n'avez-vous jamais songé, après tant d'autres, que ce n'était qu'une monstrueuse organisation pour l'écrasement des masses et des peuples au bénéfice de vos « plutarquiens ». N'avez-vous pas l'impression que vous foncez avec un flot de paroles habiles et inutiles, contre des portes grandes ouvertes, et que, embusqué dans la vie comme dans la guerre, au G. Q. G. de je ne sais quel organe plutarquien, vous vous avisez tout à coup qu'il y a des poilus qui meurent et souffrent pour de Vrai sur le front social comme sur l'autre?

Marcel EUGÈNE.



Pierre de Massot : Dans un temps de lâcheté et de sommeil, c'est toujours le Divin Bourreau vers un âge héroïque et pur que se tournent les meilleures imaginations. Saint-Just, (Chez l'Auteur)

quelle brusque coulée de lumière sanglante ce nom projette sur l'ombre de la France endormie ! A le prononcer, un air vivifiant souffle sur nous et donne le frisson aux esprits qui ne sont pas encore rassurés. Il ne tient guère de place dans vos manuels, messieurs les professeurs, ce jeune homme embrasé de foi : Mirabeau, Vergniaud, Danton, Desmoulins, voilà votre éternelle référence et il me plaît que cette âme immense échappe ainsi aux ténèbres pourries de vos livres. Silence aussi chez les politiciens de banquet évoquant les « grands ancêtres » et qui s'appliqueront toujours à oublier celui dont Quinet disait : « Même parmi les héros, il a su faire pénétrer la peur ». Avec quelle force l'a-t-il établie la *grande Terreur* pour que, après un siècle révolu, elle joue encore sur les esprits ! Cette consigne de silence établie autour d'un tel nom le sauve d'ailleurs de la boue de tous les modérantismes que l'histoire officielle insinue autour des plus grandes mémoires ; il échappe ainsi aux plaidoyers honteux de tous nos démocrates repentants, à toute occasion, plaidant non coupable la cause des Vergniaud, des Danton. Oui, Saint-Just demeure pour nous le *divin bourreau* et si terrible persiste son souvenir, que personne encore n'a osé expurger son histoire. On imagine semblable la réputation d'un Lénine périsant après la Révolution d'Octobre : plus tard, tandis

que les rhéteurs d'Institut eussent tressé leurs couronnes à tous les Kerensky, le lourd silence de la réprobation et de la crainte eut pesé sur son nom jusqu'au jour où la Révolution eut rallumé ses flammes.

Quel mystère autour de Saint-Just ! De ce jeune homme devant qui toute la France à un moment, trembla, que sait-on ? Oui, sans doute ses écrits de jeunesse... mais allons-nous le limiter par cela ? Il n'a pas écrit sur lui-même et ce que nous savons de plus précis sur sa pensée, ce sont ses lettres à la Convention qui nous l'apprennent. Et quelles lettres ! Jamais une plainte, jamais une faiblesse, pas un faux-pas. Grâce à elles, nous imaginons cet adolescent pâle et glacé semant la terreur parmi les généraux de l'armée du Rhin au nom de la Révolution. Pour découvrir pareil ton révolutionnaire, concentré et âpre, il faut venir jusqu'à Lénine, jusqu'à Raymond Lefebvre. Quel démocrate parlerait son langage aujourd'hui, même s'il ne s'agissait que de défendre la « patrie » ? Voilà l'homme dont on ne prononce plus qu'en murmurant le nom ; l'homme qui n'a connu que biographes haineux, à commencer par le hideux Sainte-Beuve, toujours prompt à faire sa cour au pouvoir régnant.

Où la grandeur du Conventionnel se révèle immense, c'est à la réflexion que l'on fait nécessairement : « Pourquoi cet aristocrate était-il révolutionnaire ? » Oui, c'est là que son désintéressement apparaît total ; cet homme qui avait tout à gagner au triomphe de la monarchie, il fallait que l'ignominie de sa classe lui apparût formidable, pour que sa haine du vieil ordre social dépassât par exemple, celle que pouvait éprouver un Danton, membre du Tiers cependant. Et jusqu'au dernier jour de la Terreur (qui est aussi le dernier jour de sa vie), il ne cédera rien de son irréductible attitude : sentant faillir la haine du peuple et fondre son prestige, il reste cependant fidèle à Robespierre, car il le sait : à eux deux, ils sont toute la Révolution et eux morts, la Révolution est perdue. Le Directoire se prépare et derrière lui l'Empire. Pas un jour il ne faillit : depuis son adhésion à la cause nouvelle, sa flamme grandit d'heure en heure et si elle s'éteint tout à coup, c'est dans une mare de sang. Saint-Just, souvenir le plus pur de notre Révolution.

Si notre bourgeoisie, même la plus radicale, fait si bon marché d'un Saint-Just, c'est qu'elle sent avec acuité qu'il ne lui appartient décidément pas. Je ne crois pas que Saint-Just ait prêté grand crédit à la bourgeoisie qui prenait le pouvoir : il n'était pas assez avocat pour cela. Peu lui importait quels seraient les maîtres de demain, c'est à ceux d'hier qu'il en voulait à mort, membres de cette aristocratie qui l'avait porté dans son sein. Mais vraiment son action dépasse cette étroite conception de la Révolution. S'il écrase l'ancien régime, c'est parce que la nécessité de destruction lui apparaît irrévocable, mais nul doute, s'il avait vécu, qu'il n'ait plus tard reporté ses coups sur la classe dirigeante, car, il avait l'âme trop haute pour se satisfaire d'une simple transmission de pouvoir. Il devait vivre les yeux toujours fixés sur l'au-delà de la Révolution, vivre et surtout mourir. « La gloire, il en a fait fi. Il ne veut satisfaire que sa soif de mysticisme et sa passion de rêves merveilleux », nous dit Pierre de Massot. Sans doute. Mais à Saint-Just, l'action devait apparaître surtout comme une nécessité morale. Purifier, voilà bien sa passion dominante ; purifier en supprimant les aristocrates, purifier en exécutant le roi, purifier encore et toujours en massacrant tous les modérés, tous les opportunistes de la Convention. Les dernières survivances du vieil esprit,

il les poursuit de sa haine jusque sur les bancs de l'assemblée, il les découvre partout : il n'y a plus de refuge pour les tièdes. Oui, la Terreur lui a toujours apparu comme une nécessité morale, la Terreur est la Révolution elle-même, et sa vie est illuminée par ce mot terrible qu'il prononce au procès de Louis XVI : « On ne règne pas impunément ». Régner, pour lui, voilà bien le crime inexpiable et pas plus qu'au souverain, il ne le pardonne à Danton, pas plus qu'il ne l'eût pardonné à Bonaparte et à la bourgeoisie. (S'il avait vécu, qui sait quel aurait été le cours mystérieux de l'histoire ?) Un tel mot, à quelle hauteur il élève son terrorisme ! Un tel mot surtout comme il interdit toute déformation de sa pensée et comme il isole un Saint-Just de la tourbe ordurière des politiciens. Aussi est-il bon, tandis que s'élèvent les monuments à tous les modérés de 89, qu'il ne reste de Saint-Just, avec le souvenir de l'accusateur impitoyable de la Convention, que l'image d'un adolescent glacé et sans tête enfoui on ne sait où, dans la chaux vive des condamnés à mort, image qui fait encore frissonner les lâches.

Tel était ce chevalier de Saint-Just qui, à vingt-cinq ans, fit trembler le monde. On sait peu de chose de lui mais entre ce peu et sa vie elle-même, nulle discordance. Il fut l'homme prédestiné qui, dans une époque de stupre minée de maux mortels et survivant à sa ruine, passa le fer exterminateur ; il fut un de ces hommes qui permettent l'avenir. La France du xx^e siècle n'aura pas un nouveau Saint-Just.

Victor CRASTRE

Léon Chestov :
L'Idée de Bien
chez Tolstoï et Nietzsche
(Edit. du Siècle.)

M. Chestov, qui semble vouer une égale admiration à Tolstoï et à Nietzsche, essaie de nous montrer, derrière l'antagonisme apparent dit-il, de leurs doctrines, quels rapports selon lui, les rapprochent l'un de l'autre.

Entre l'humble et l'orgueilleux, le couard et le héros, la dame patronesse et le prophète, le maréchal chrétien de Tolstoï et le nid à aigles de Nietzsche, M. Chestov, après avoir reconnu qu'ils sont des « antipodes », s'efforce de découvrir quelques points de contact. Il n'y parvient pas, naturellement, car (M. Chestov en convient lui-même), le Bien de celui qu'on nomma l'Antechrist, n'a évidemment rien à voir avec le Bien du bourgeois philanthrope et larmoyant qui s'en fut confire ses derniers jours dans la vie abrutissante d'Isnaïa-Pollana.

Voulant situer Nietzsche et Tolstoï sur un plan commun où il lui soit possible de les opposer, M. Chestov se trouve amené à abaisser l'un sans parvenir à hausser l'autre, c'est-à-dire qu'il nous présente d'une part un Nietzsche tolstoïant, pitoyable et souffrant d'être privé de Dieu, d'autre part un Tolstoï égoïste, uniquement soucieux de son salut personnel. Si bien que, finalement, ainsi retaillés et teints mutuellement, l'un de l'autre, que M. Chestov le veuille ou non, les antipodes font figure de compères. Un parallèle aussi injurieux pour le grand révolté que fut Nietzsche, M. Chestov n'eut certes pas commis la faute de l'établir, s'il s'était placé au seul point de vue moralement valable, celui de la Révolution. Ainsi eussent été épargnées, à lui l'élaboration d'une œuvre inconsistante et molle, à nous la lecture d'un livre fastidieux.

Michel LEIRIS

LE REÇU



AR un dimanche matin deux gamins couraient sur le trottoir en bois. L'un d'eux, celui qui était en avant, portait une veste et une culotte grises ; il avait des cheveux blonds et légèrement frisés. L'autre, plus grand, portait une chemise bleue et des bottes rougeâtres. Le premier courait le long des maisons, choisissant le chemin le plus court et l'autre, qui voulait le rattraper, faisait des zig-zags, tantôt à droite, tantôt à gauche. Il descendait même du trottoir et courait au milieu de la rue non pavée, en soulevant des tourbillons de poussière, sans réussir à rattraper son camarade. Le gamin blond arriva le premier près du marchand d'oiseaux, leur vieille connaissance, bon vieillard, ancien soldat du temps de Nicolas I^{er}, qui aimait beaucoup à priser du tabac.

Lorsque le plus grand eut rejoint son camarade, ce dernier avait déjà eu le temps d'acheter deux cages contenant l'une deux oiseaux et l'autre un seul.

— Allons, allons ! dit le plus grand, tout essoufflé, allons vite vers la Couronne d'Or.

À la Couronne d'Or, sur une petite colline, se trouvait le jardin municipal. Le soir il était plein d'une foule d'employés des deux sexes, de fils à papa, de propriétaires ruinés, de chantres, de télégraphistes, de lycéens et de lycéennes.

Vers onze heures, minuit, tout ce monde, après avoir remué et soulevé beaucoup de poussière, rentra chez soi, fatigué comme s'il avait accompli une pénible corvée. Mais au matin, le jardin restait toujours désert.

C'est cette heure de calme et de solitude que les deux gamins, Volodia (le blond) et Kolia (le plus grand), préféraient pour prendre leurs ébats.

Ils ont choisi un endroit où il y a beaucoup d'ombre et de verdure et se sont assis un instant pour se délasser.

— Maintenant allons, lâchons-les ! dit Volodia, en clignotant gaïement des yeux.

— Lâchons-les, dit l'autre.

D'un seul coup, ils ouvrent leurs deux cages.

Joyeusement et gaïement, les deux oiseaux qui étaient ensemble s'envolèrent à tire-d'ailes ; l'un d'eux, un petit bariolé, frôla même de son aile la casquette de Volodia. Quant au troisième, visiblement malade, il n'avait pas bougé. Volodia le prit, essaya de le réchauffer de son haleine, de le ranimer de son souffle et le laissa courir sur le gazon. Mais ce fut peine perdue.

Pendant ce temps le soleil avançait et devenait de plus en plus brûlant. Les promeneurs et les passants se montraient plus nombreux et plus fréquents dans le jardin.

Le grand, Kolia, pour se distraire, faisait claquer des feuilles et fabriquait des sifflets avec des branches d'acacia. Quant à Volodia, il était toujours occupé à soigner son oiseau : il avait trouvé un peu d'eau dans un tesson et le faisait boire.

Enfin, le grand, qui s'amusait avec les sifflets et ne pouvait plus tenir sur place, s'écria :

— Mais laisse-le, voyons, allons-nous-en !

— Attends un peu, répondit l'autre.

Kolia essaya de se distraire encore avec ses sifflets et puis se pencha lui aussi sur l'oiseau.

— Mais laisse-le donc, il se remettra bien de lui-même.

— On ne peut pourtant pas le laisser seul ici, on le prendra.

— Mais non, personne ne le prendra.

— Ecoute, tu sais ce qu'on va faire : portons-le dans les roseaux, au bord de la Volga ; là, personne ne le touchera et il sera en toute sécurité. Peut-être se guérira-t-il.

Ainsi fut décidé. Mais, cette fois, c'était le grand garçon qui courait en avant.

Trois étudiants entrèrent en courant dans l'amphithéâtre.

— Et les autres, où sont-ils ? demanda l'un d'eux.

— Attendez, les voilà qui arrivent.

Dans le couloir deux étudiants marchaient côte à côte.

L'un était grand, brun, l'air doux et modeste et l'autre petit, légèrement roux, le visage couvert de taches de rousseur, un jeune étudiant de première année.

Avant d'arriver à l'amphithéâtre, les deux étudiants se séparèrent. Le grand brun dit quelque chose au petit qui lui fit rebrousser brusquement chemin pour courir vers le vestibule.

— Eh ! bien, où sont les autres ? demandèrent au brun les trois étudiants debout à l'entrée de la salle.

— Attendez. Ils se rassemblent à la clinique. J'ai envoyé un camarade de première année, très débrouillard, pour établir la liaison avec eux.

— Il paraît que Potapoff a l'intention de venir au cours !

— Tant mieux, on va lui casser les reins, s'écria le brun.

— Très bien, approuvèrent les autres. Si ce mouchard vient, on l'assommera.

Au même instant, de nombreuses voix retentirent dans le vestibule. On entendit les étudiants se débarrasser bruyamment de leurs pardessus, caoutchoucs et casquettes.

Quelques dizaines d'étudiants firent irruption dans la salle.

En tête de ce premier groupe courait le jeune étudiant aux cheveux roux.

De nouveaux groupes d'étudiants arrivaient toujours par le vestibule.

Au même instant, à la porte de l'entrée, apparut un colosse, à la barbe noire, aux yeux insolents et aux gestes d'un dompteur de lions.

— Allez, ouste ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

Assomons-le ! répondit-on dans la salle.

— A bas !...

Le grand brun et le petit aux cheveux roux se trouvaient devant Potapoff, en avant des autres étudiants.

Le petit vit le visage de Potapoff se crispier de colère, ses yeux fixés sur lui. Mais au même moment un coup violent, porté par l'étudiant brun, le fit chanceler.

— A bas le mouchard !... crièrent les étudiants. Et ils traînèrent dans le couloir Potapoff, lui donnant des coups dans le dos.

A cet instant le recteur, un petit vieux à barbiche claire et aux dents cariées, apparut dans le couloir.

— Messieurs les étudiants, commença-t-il...

— Nous exigeons !... A bas !... Universités !... Régime !... Pétition !...

Les étudiants criaient tous à la fois, de sorte que le recteur ne comprit qu'une chose : qu'il devait s'en fuir. C'est ce qu'il fit.

A peine le recteur et Potapoff étaient-ils disparus qu'on entendit des pas résonner dans le couloir.

C'était un détachement de police, un commissaire et trois officiers de paix qui arrivaient.

Les étudiants eurent un moment d'hésitation. Puis, plusieurs d'entre eux, commencèrent à se disperser dans les couloirs presque déserts. Un petit groupe seulement, une quarantaine d'étudiants, les plus hardis, resta dans la salle. On prit leurs noms. Puis, encadrés par des agents, on les fit monter dans des voitures et on les conduisit au commissariat.

— Vous avez tort de perdre ainsi votre jeunesse, jeune homme, disait l'officier de paix au jeune étudiant aux cheveux roux. Vous n'avez probablement pas encore terminé votre première année, n'est-ce pas ?

— Pas encore, répondit l'étudiant.

— Vous avez tort de gâcher votre avenir ! Vous vous heurtez à un mur, à un mur infranchissable, croyez-moi...

— C'est vrai, acquiesça le jeune étudiant, un mur, c'est parfaitement exact, mais ce mur est tout lézardé. Il suffira de le pousser un peu fort pour qu'il s'écroule...

On était arrivé.

— S'il vous plaît, dit l'officier, en se levant.

Le jeune étudiant reçut une bouffée de cette odeur de phénol qui se fait toujours sentir devant les cabinets d'aisance ou les commissariats de police.

— Merci, dit-il malgré lui, répondant à l'invitation de l'officier.

Il sauta du traîneau et respira pour la dernière fois l'air pur de l'hiver.

La neige tombait en flocons légers et blancs.

Il faisait doux et clair ; une de ces clartés d'hiver qui créent une ambiance de rêve.

L'odeur du phénol se faisait moins sentir dans la cellule, parce qu'elle se trouvait remplie par tous les étudiants arrêtés en même temps que lui.

On y discutait avec beaucoup d'entrain et de bruit.

Le soir on parla du sort qui les attendait tous.

— Tout d'abord, on va nous exclure...

— Oh ! bah, exclure... c'est rien... Quant à Alexeeff c'est autrement grave : on l'a mis dans la cellule des déportés...

— Je crois bien, qu'il a sérieusement cogné Potapoff !

— Nous autres et même Alexeeff, fit observer quelqu'un dans l'assistance, ça va encore... Nous sommes quand même en troisième ou en quatrième année. Nos études sont presque terminées et nous pourrions, au besoin, trouver du travail... Mais toi, mon vieux, qu'est-ce que tu vas faire, toi ? demanda-t-il au jeune étudiant aux cheveux roux qui se tenait immobile sur son lit, les genoux entre ses mains.

— Moi ? répondit-il, jetant un coup d'œil dans le coin de la cellule, moi ? Mon chemin m'est tout tracé par mon frère aîné...

Il parlait tout bas, mais tous, dans la cellule, eurent un sursaut. On se regarda sans rien dire.

— C'était donc votre frère ? demanda doucement quelqu'un.

Le jeune étudiant était penché sur lui-même, la tête baissée, silencieux...

Dans le village Janassaly (actuellement Kokouchkino), ils louèrent un cheval chez le paysan Petr Potapovitch Sguibeneff. Ce pauvre homme avait été attaqué par un ours, il y avait environ deux ans. L'ours lui avait passé sa patte tout le long du dos, par dessus la tête jusqu'au menton.

Dans le traîneau de Sguibeneff se trouvait une femme au visage soucieux, d'environ trente-cinq ans, enveloppée d'un châle et tenant à la main un sac de voyage. Du coin de son châle elle couvrait une petite fille.

En face d'elle, le dos tourné au cocher, restait assis un peu à l'étroit, un jeune homme en bonnet de fourrure, à oreillettes rabattues et flottantes. Le vent, la blancheur des champs et l'air vif le rendaient de bonne humeur.

Dans un second traîneau se trouvaient une jeune fille, et avec elle, une fillette et un petit garçon, apparemment sa sœur et son frère. Le petit garçon s'était endormi en chemin, bercé par les cahots de la voiture.

Vers le soir, comme les voyageurs approchaient de la ville—chef-lieu du département,— des lumières apparurent dans l'obscurité ; un passant demanda :

— Qui amènes-tu ?

Le cocher ne répondit pas.

— Eh ! bien, Potapovitch, pourquoi ne lui réponds-tu pas ? demanda le jeune homme.

— J'ai fait semblant de ne pas entendre, répondit-il.

— Pourquoi ça ?

— Pour éviter des racontars...

— Mais que peut-on raconter ? Est-ce que tu fais quelque chose d'illégal ?

— Bien sûr que ce n'est pas tout à fait légal... On t'a envoyé dans notre village, et bien...

— Mais on m'a amnistié, j'ai l'autorisation...

— Ca va, ça va, répéta le cocher en se grattant. Cela ne les empêchera pas de bavarder quand même...

— Mais non, mais non, Potapovitch, intervint alors la femme. Tu peux le dire à tout le monde, nous avons l'autorisation.

— Va, ma cocotte, cria-t-il au cheval, pour toute réponse.

Devant le scepticisme du cocher, la mère et le fils se turent...

A la ville, on se mit à la recherche d'un logis.

La vieille propriétaire assurait que l'appartement était composé de six pièces, bien qu'en réalité il n'y en eut que cinq.

— Mais vous avez là deux cuisines. Ne l'oubliez pas, répétait-elle.

— La cuisine ? Mais ce n'est toujours pas une chambre, objectait la femme.

— Mais si, c'est une chambre, et même une très belle chambre, assurait la petite vieille.

— C'est vrai, maman, elle a raison, observa le petit étudiant aux cheveux roux.

C'est dans cette cuisine que le petit étudiant s'installa.

Il rangea soigneusement ses livres sur la planche de la cuisine, s'assit devant la table et ouvrit un livre. Il lut la première page et se leva aussitôt. Il marcha un peu à travers la pièce et réfléchit. Il lut ensuite les pages suivantes et chaque page qu'il parcourait agissait sur son jeune cerveau comme une clé magique, lui ouvrant les portes des pays inconnus.

Obsédé par une idée fixe, il se leva cette nuit même ; il feuilleta le livre qui le préoccupait et le relut à nouveau page par page. Avidé de savoir, il vérifia la moindre idée de l'auteur. Il avait besoin de certitude, il chercha la foi. Et plus profondément il suivit avec ardeur la pensée de l'homme qui avait vécu si loin de cette maison, de ces champs interminables, de ces vastes forêts somnolantes ; il s'attacha de toutes ses forces à celui qui était mort sur les feuilles inachevées de son « Capital ».

Grigorieff était un peu ivre lorsqu'il entra chez Babouchkine.

A vrai dire, Grigorieff n'avait pas l'air d'un homme ivre, mais la tête lui tournait quand même. Et pourquoi ne serait-il pas entré chez un ami comme Babouchkine ? C'est un ouvrier comme lui et, bien qu'un peu « contaminé », par la lecture, il n'en reste pas moins un vrai et bon camarade. Même quand il le gronde, lui, Grigorieff, à cause de son faible pour les « petits verres », il ne peut pas lui en vouloir. Il sait parler à son monde. Quant à lui, Grigorieff, il ne le sait pas souvent. Il est encore à peu près sûr de lui lorsqu'il n'a rien bu, mais dès qu'il a goûté un peu d'alcool, il dit n'importe quoi. C'est comme la rivière : ça coule... ça coule...

Quand Grigorieff eut franchi le seuil de la porte, il remarqua que Babouchkine n'était pas seul et qu'il y avait du monde chez lui : d'abord un homme à cheveux roux avec une petite barbiche carrée ; puis un autre, de taille moyenne, rasé, au regard franc et un peu rieur et enfin un troisième qui restait assis le dos tourné à la porte.

— Nous lisions, dit Babouchkine, en tendant la main à Grigorieff, comme pour le prévenir de garder le silence.

— Eh ! bien, j'écouterai.

Après avoir serré la main à tout le monde, Grigorieff s'assit sur un tabouret, un peu à l'écart.

— Vous pouvez continuer, dit Babouchkine, il est des nôtres.

Le lecteur se retourna brusquement vers le nouveau venu et lui expliqua :

— Nous lisons une pièce de Hauptmann : *Les Tisserands*. On y parle de la vie des ouvriers à l'étranger et de la lutte qu'ils soutiennent pour la défense de leurs intérêts, etc. Nous sommes au troisième acte.

Grigorieff s'était aperçu que le lecteur, bien qu'il parlât très distinctement, ne prononçait pas les R. Il remarqua également que, sur le devant, ses cheveux tombaient beaucoup et qu'il deviendrait chauve bientôt.

L'homme reprit sa lecture après avoir expliqué brièvement à Grigorieff de quoi il s'agissait dans le premier et dans le deuxième acte.

Grigorieff qui, au début somnolait un peu, fut pris, vers la fin d'un grand intérêt.

La lecture terminée, Grigorieff s'adressa à l'homme aux cheveux roux.

— Où habite en ce moment votre camarade Gelb ? J'aurais besoin de le voir demain.

— Je n'ai aucun camarade Gelb, répondit-il, et ses yeux brillaient d'une méfiance à peine cachée.

— Comment donc ! Dimanche dernier, quand j'ai sonné à sa porte, c'est vous-même qui m'avez ouvert.

Grigorieff donna même l'adresse.

L'homme aux cheveux roux secoua la tête et dit doucement mais d'une voix ferme :

— Non ! Je ne m'en souviens pas.

Les ouvriers qui se trouvaient dans la pièce commençaient à parler de la prochaine réunion et des prélèvements sur les salaires pour la caisse.

Ayant appris que Grigorieff était parmi les grévistes de l'usine Tornton, l'homme aux cheveux roux commença à le questionner sur les conditions du travail chez Tornton. Grigorieff répondit d'un air sombre, comme s'il eut voulu prendre une revanche sur son interlocuteur à cause de sa méfiance de tout à l'heure. Cependant l'homme aux cheveux roux faisait semblant de ne pas s'apercevoir de la mauvaise humeur de Grigorieff et continuait son interrogatoire. Il avait détaché quelques feuilles de son cahier et y notait les réponses de Grigorieff qui, après une quinzaine de questions, s'anima et raconta avec force détails tout ce qu'il savait. Il lui dit même ses sympathies et antipathies pour tel ou tel ouvrier de l'usine.

Il finit par adresser quelques reproches au lecteur :

— Vous voyez, moi, je vous ai tout raconté... et vous ?... Vous n'êtes pas comme Gelb. Gelb m'a même dit qu'il existait en Finlande une imprimerie où on va tirer bientôt un journal ouvrier.

L'homme au front dégarni le regarda d'un œil attentif, semblant se souvenir de quelque chose. Grigorieff ne put soutenir ce regard...

Debout, tête nue, tenant son bonnet derrière le dos, le paysan Zavertkine, marchand d'étoffes, restait devant le déporté et lui disait :

— Bien sûr, nous sommes ici loin du monde... Des forêts et des forêts partout, sans fin... On est enfoui dans les forêts... Personne n'entend parler de nous, comme nous n'entendons parler de personne. C'est donc tout naturel qu'on ne connaisse pas la comptabilité. Toi, tu es savant, — le commissaire me l'a bien dit, — tu pourrais bien m'aider dans cette affaire. Et tu peux être sûr que tu n'y perdras rien...

Le déporté, les jambes écartées, les mains dans ses poches et la tête un peu en arrière, dévisageait le marchand. Il semblait que ce n'était pas avec ses yeux, — deux petits points brillants, — mais avec son front chauve, qu'il le regardait :

Ils traversèrent la route et arrivèrent près d'une grande izba, solidement bâtie. Zavertkine ouvrit la porte dont la serrure était toute rouillée, et ils entrèrent dans une boutique de campagne remplie de marchandises.

Ainsi le déporté commença-t-il à travailler dans cette boutique d'étoffes, en qualité de comptable. Et les paysans du pays allaient souvent le consulter sur toutes sortes d'affaires : tantôt c'était une requête à rédiger, tantôt un conseil à donner ou bien un problème compliqué à résoudre...

Un jour, un peu avant Pâques, à l'époque où la neige commence à fondre, un énorme paysan un peu agité, aux joues rouges, avec un large sourire aux lèvres, entra dans la boutique de Zavertkine.

— Dis donc, je voudrais de l'étoffe pour deux robes de femmes, quelque chose de très gentil. C'est un cadeau pour Pâques... Et puis il me faudrait aussi une robe pour fillette.

— Très volontiers, répondit Zavertkine, en serrant la main de son pays.

Le grand gaillard commença à mettre de côté les marchandises choisies, en s'essuyant de temps à autre le nez avec sa manche :

— Qu'il est beau ton koumatch, mets-en un peu de côté. Et cette indienne aussi. Oh ! qu'elle sera contente, la fillette...

— Et ceci, regarde, ça fera bien un beau châle.

— Qu'il est beau, ce châle, disait le paysan, se laissant tenter par les belles étoffes que Zavertkine continuait à étaler devant lui.

On fit le compte. Il y en avait exactement pour 17 roubles 28 kopeks.

Dès que le paysan eut entendu ce chiffre, il s'arrêta net et, se grattant la tête, dit :

— En voilà donc une affaire...

— Mais quoi, Kouzmitch, tu trouves que c'est trop cher ?

— Trop cher !... C'est-à-dire, ce n'est pas que ce soit trop cher, mais je n'ai sur moi que 15 roubles 50 kop. Et il faut bien pourtant que j'habille la petite des pieds à la tête pour les fêtes...

Kouzmitch regarda le petit homme un peu chauve, debout, à droite du comptoir, en train d'inscrire quelque chose dans le grand livre. Le petit homme leva les yeux et regarda à son tour Kouzmitch qui, perplexe, se grattait toujours la tête. L'homme aux cheveux roux, au regard souriant, poussa discrètement Zavertkine du bout du doigt :

— Fais-lui une réduction, chuchota-t-il.

Le patron fit un signe de tête négatif et, se tournant vers Kouzmitch, déclara, en levant les bras :

— Je ne puis rien faire, mon ami, rien du tout. Ne prends que ce que tu peux payer.

— Mais c'est que j'ai tellement besoin de tout cela.

Zavertkine écarta de nouveau les bras et commença à ranger la marchandise.

Kouzmitch hésitait toujours. L'homme occupé aux écritures, sortit rapidement un bout de papier et un crayon. Il approcha le papier de Zavertkine en le touchant de nouveau du doigt, comme pour l'inviter à lire et il écrivit :

La marchandise vous coûte : Indienne, tant ; Châle, tant. Total, 15 roubles 20 kop.

— En laissant la marchandise à ce prix-là, vous n'aurez aucune perte et pour Kouzmitch ce sera une véritable fête. Faisons-lui cette réduction.

Cette fois-ci Zavertkine commença à piétiner sur place et à se gratter la nuque. L'homme aux cheveux roux lui montra à nouveau d'un geste énergique sa petite note.

— Soit, dit enfin Zavertkine, ça va, je te laisse la marchandise pour 15 roubles 50 kop.

Kouzmitch fit toutes sortes de contorsions de la tête et du corps, sortit de sa poche un petit sac et paya en serrant la main de Zavertkine.

— Merci beaucoup, c'est vraiment gentil !... Qu'elle sera contente, la fillette... Ça tombe juste pour le jour de sa fête...

— Ça va, ça va, approuva Zavertkine avec bonhomie.

Le visage du comptable s'éclaira d'un sourire un peu ironique ; il déchira sa note et reprit le grand livre. Un sourire, comme un rayon de soleil après la pluie, continuait à éclairer son large visage plein de taches de rousseur. Ce fut peut-être à cause de ce sourire, que Kouzmitch lui dit, en lui serrant la main, avant de partir :

— A toi aussi, merci de tout cœur.

Au même instant son sourire s'éteignit...

C'était dans une ville allemande, à Munich, au troisième étage d'une maison grise, assez tard après minuit. Un homme de petite taille, mais robuste, écrivait. De son écriture fine il couvrait le papier sans répit

« L'absolutisme est l'ennemi mortel des aspirations de la classe ouvrière »... il faudrait ajouter : « et de l'évolution intellectuelle du peuple tout entier » ou autre chose dans ce genre. C'est ainsi que nous exprimerons le mieux (et non en parlant de la « représentation ») que la social-démocratie représente non seulement les intérêts de la classe ouvrière, mais aussi de l'évolution sociale en général. »

Il termina, puis réfléchit un peu et fit un paraphe en zigzag. Quelque chose lui vint tout d'un coup à l'idée et il ajouta encore quelques lignes.

Il plia ensuite les feuilles et les fit accompagner d'une petite note : « A Vera Zassoulitch, pour avis. »

Le soir il reçut le cahier que V. I. Zassoulitch lui avait retourné. Les pages blanches du verso portaient de nombreuses notes et remarques. Une de celles-ci mit le petit homme de très bonne humeur. D'un geste accoutumé il se caressa la barbe et, avec un sourire un peu ironique aux lèvres, il relut ce qu'il avait écrit :

« Il serait ridicule de déclarer dans notre programme qu'il suffirait aux éléments incertains de se ranger à notre manière de voir pour qu'ils devinssent révolutionnaires. Ce serait le meilleur moyen de perdre toute la confiance de ces alliés indécis et faibles qui, sans cela, ne nous croient déjà pas beaucoup. »

Il lut ensuite les notes de son adversaire :

« Il faut que non seulement on nous croie, mais qu'on nous vienne en aide. La foi ne peut rien sans action... »

Il hocha la tête et réfléchit. Et puis, tout à coup, comme autrefois, dans la boutique de Zavertkine, le sourire s'effaça de son visage. Il prit la plume et écrivit :

« Plus nous témoignons de « bonté » dans notre programme d'action à l'égard des petits producteurs (les paysans, par exemple), plus nous devons rester intransigeants dans nos principes envers les éléments incertains et sournois et ne rien leur céder. Ils doivent accepter notre manière de voir et c'est alors qu'on pourra se montrer bienveillant à leur égard. Vous aurez alors de la « bonté » ! Sinon nous leur dirons au moment de la dictature : « les mots sont inutiles là où il faut exercer le pouvoir ».

Et pour que Zassoulitch sut ce qu'il pensait, il lui envoya le manuscrit avec sa réponse. Zassoulitch lut la réponse et, terrifiée, griffonna :

« Employer la force envers la multitude ? !... Essaie-le donc !... »

Envers la multitude, envers des millions d'êtres !... Oui ! En effet... Voilà le doute formidable... En 1917, bien d'autres, après Zassoulitch, l'éprouvèrent également.

Un jour, dans une grande salle à l'École des Cadets, devant une foule de délégués, représentant des millions d'électeurs, un homme très grand, se contorsionnant comme un serpent et faisant les gestes de cycliste, occupait la tribune. C'était Tseretelli. Il exprimait aux délégués du peuple les mêmes doutes qui préoccupèrent pendant des dizaines d'années tous les socialistes russes.

— Je suis certain, s'écriait Tseretelli, avec toute sa fougue, je suis sûr qu'aucun parti ne peut pour le moment prendre le pouvoir en mains.

De l'assistance une voix l'interrompit :

— Notre parti le pourra bien ! Nous ne nous refusons pas à prendre le pouvoir !

Tseretelli fit quelques pas en arrière, en chancelant, comme s'il avait été poussé par un coup de vent, puis regarda son interlocuteur.

Celui-ci appuya sa tête, lourde et chauve, sur sa main gauche, et ses yeux, flambant comme des feux ardents, brûlèrent Tseretelli en le fixant.

Un long couloir obscur. Une mitrailleuse sur la fenêtre donnant sur la cour. Des soldats des matelots et toute une foule d'hommes en noir, coiffés de casquettes, le col relevé. Par la fenêtre, à travers la pluie, deux canons tournés vers la sortie. Le bruit d'un camion sortant de la cour. Un groupe armé se tenait debout sur le camion : des soldats, des matelots et des hommes noirs, pardessus déboutonnés. Les baïonnettes ressemblaient aux branches d'un buisson en automne.

Il était encore tôt.

Un homme de petite taille les pommettes saillantes sur une large figure, apparut au fond du couloir.

Il portait son pardessus négligemment jeté sur les épaules. Son bonnet mis un peu en arrière découvrait un large front tout ridé. Il marchait d'un pas léger, comme un sportsman et passa devant les hommes groupés autour de la mitrailleuse. Personne ne le remarqua. Mais tout à coup comme s'il venait de se rappeler quelque chose, il revint sur ses pas, s'approcha du groupe et aborda un soldat en le prenant doucement par la boutonnière de sa capote.

— On n'a encore envoyé personne aujourd'hui au Palais d'Hiver, demanda-t-il.

— On vient justement d'y faire partir un camion.

— Ce n'est pas tout à fait à propos, il me semble, observa le petit homme, en s'approchant du soldat et en le prenant à nouveau par la boutonnière. Il expliqua :

— Leurs forces principales sont envoyées de Gatch'na. C'est là que se trouve Kerensky, et c'est là qu'il faudra envoyer les nôtres en plus grand nombre. C'est le point décisif.

Tout cela fut dit d'une voix calme, comme s'il s'était agi d'une simple nouvelle.

— Mais oui !... Je l'ai bien dit !... Je le savais bien !... Que diable !... J'y cours !...

— Gardez-vous de semer la panique, lui cria le petit homme. Il enfonça son bonnet de fourrure jusqu'aux yeux et continua son chemin...

Les jours flambaient comme des drapeaux de flammes et se consumaient un par un.

Avec les jours, se consuma aussi sa vie.

Et le 23 janvier 1924, je ne me souviens pas comment je pus écrire le reçu suivant :

« Je soussigné, A. J. Arosseff, déclare avoir reçu du camarade Belenky, le cerveau et le cœur de Vladimir Ilitch, que je m'engage à conserver, sous ma pleine et entière responsabilité, dans l'Institut Lénine ».

A. AROSSEFF.

(Traduit par Serge Romoff.)



L'ÉCRAN MAGIQUE

« Movies »

Le cinéma, musique des images, permet à la pensée, enfin libérée de l'esprit critique qui la tient verrouillée à la terre, d'accéder sans effort au merveilleux, éternelle aspiration de l'esprit humain. Car l'image animée donne à la poésie et au rêve des raisons plus vives de toujours s'exalter. Les enfants, tout imagination, et qui ne sont pas encore pervertis par le raisonnement, sont peut-être les seuls à posséder la nette intuition de la beauté cinématographique. Qu'ils sont rares pourtant les films poétiques ! Tous les efforts de nos metteurs en scène paraissent maintenant dirigés vers l'intellectualisation à tout prix d'un art

par essence instinctif. Pauvreté inventive ; combien maigres sont les rêveries que l'on nous a accoutumés de voir, noir sur blanc, dans le mystère des salles obscures.

A cette forme de merveilleux moderne, seuls les Américains et quelquefois les Allemands ont réussi à parvenir.

Grâce à eux, la machine déclarée cependant toute puissante, est devenue, leur obéissant, un moyen remarquable de création. Vous vous souvenez sans doute de ces premières bandes de pellicules, exportées des États-Unis, traversées du début au sous-titre final, par les exploits équestres d'un Rio Jim,



SERGE : Charlot dans « La Ruée vers l'Or »

l'audace des aventurières, le flegme des détectives-scientifiques, les ardentes chevauchées des cow-boys, là-bas dans les terres de l'Ouest... Également, ces films parfaits, où l'effet de surprise, incessant, est amené par une sorte de fatalité, et qui sont animés par ces héros mythologiques de l'écran : Zigoto, Dudule, Malec, Picratt, Charlot...

L'art muet est fait de suggestion : il n'exprime pas. Un sentiment, au commentaire, perd de sa puissance. C'est l'avènement du silence.

« Les meilleurs vers sont ceux qu'on ne finit jamais », a-t-on dit quelque part. La raison en est qu'ils s'achèvent en notre esprit en images vivantes. Parfois, la parole est impuissante. L'image jamais. Puissance de l'instinct.

La qualité du cinéma ? Avènement ou non d'un art nouveau ? Peu nous chaut, à la vérité.

Il nous importe seulement aujourd'hui qu'il puisse nous révéler une des formes de la poésie moderne ; il nous importe encore que ses films documentaires — utilisant certains procédés comme les mouvements ralentis ou accélérés — créent devant nos yeux des

spectacles magiques que l'explication scientifique ne suffit pas à expliquer.

... Poétique, le cinéma sera compris des foules populaires, unanime intuitif, qui trouveront dans l'ombre des salles de projection, avec la magie des écrans, le sûr moyen de s'évader un instant des plates, mornes et pénibles réalités quotidiennes. Il sera pour les enfants, dont le cerveau est déjà peuplé d'images magnifiques, comme une transposition de leurs rêves dans la réalité.

Une actrice polonaise, Pola Negri, écrivait récemment : « L'humanité possède l'ingénuité de l'enfance, elle aime les fables, les féeries, les héros épiques, les aventures invraisemblables, les gnomes possesseurs d'immenses richesses, les exploits d'aventuriers, les histoires de brigands. »

C'est ce qui explique, sans doute aucun, que le cinéma rencontre, dans sa forme actuelle, bien imparfaite pourtant, la faveur d'un public, tous les jours plus nombreux, plus populaire tous les jours.

Films parmi les films

Il serait puéril pensons-nous d'assigner pour fin dernière au cinéma l'« unique » représentation photographique de la vie. Cet « art » qualifié de septième, c'est dans son terme final, l'esprit qui pense en images, dégagé du contrôle de la raison et de toutes préoccupations esthétiques, voire morales. D'absolute évidence, dans ces conditions, un film véritable sera comme une sorte de représentation du rêve (pour être plus précis, d'une forme du rêve), qui « intra, duisible par des paroles ne peut s'exprimer qu'au moyen d'images » (1).

Ne sont-ils pas une illustration vivante de cette théorie, les premiers films allemands par exemple, où le fantastique, thème national, s'allie sans se contredire, à l'horrible, ce prolongement du parfait dramatique.

De même, les bandes comiques américaines, si entièrement surréalistes, certaines (nous pensons aux Mermaid, aux Mack Sennett comedies, aux Picratt, et encore aux silhouettes vivantes de Max Fleisher)

(1) Sigmund Freud.



SERGE : Jannings dans « Le dernier des Hommes »



SERGE : Conrad Veidt dans le comte Kostia.

dans lesquelles la surprise, cet autre élément du rêve, tient lieu de moderne féerie.

Le meilleur de la production cinématographique contemporaine a été réalisé dans cet ordre d'idées.

Les exemples, si rares soient-ils, ne peuvent qu'en confirmer la règle.

S'agit-il de *Caligari*, dont l'argument repose entièrement sur les « divagations » oniriques d'un fou. Film poétique, par excellence, puisque toute envolée hors du monde réel est prétexte au rajeunissement de la poésie; de *La nuit de la Saint Sylvestre*, des *Lois de l'hospitalité*, deux films où alternent — malheureusement sans la même intensité — scènes dramatiques et comiques. Il semble qu'ici, en effet, un alliage égal d'éléments dramatiques et comiques nous eut donné la bande-type, celle qui eut pleinement satisfait notre esprit.

S'agit-il...

De *Sherlock junior*, où l'irréel interpénètre constamment le réel. De la dernière partie du *Cabinet des Figures de cire*, le cauchemar obsédant de Werner Krauss. Des hallucinations de Jannings, déformations mentales provoquées par l'ivresse, dans le *Dernier des hommes*. Ou encore de cet étonnant « ballet des petits pains », de la *Ruée vers l'or*, simple truc de clown peut-être, mais dont l'imprévu, le charme rythmé, transforme le tableau comique en tableau poétique.

Nous n'aurons garde d'oublier ces documentaires, qui présentent à nos yeux, par exemple, des machines en mouvement, des moteurs en action, ou qui, sans en dévoiler le secret, le mystère, décomposent devant nous, la formation d'une bulle de savon, la germination d'une graine...

Est-il besoin de citer, en terminant, ces quintessences de films, commandés par Picratt et Dudule, Zigoto et Malec, animateurs d'aventures burlesques, abracadabrantes, qu'ils traversent ingénument, au milieu de chutes les plus diverses, d'interventions de fauves authentiques, de jets de projectiles assortis (du pot de colle à la tarte à la crème), de tours de force inimaginables, de randonnées à travers les nues...

Royaume illimité du rêve!

Le cinéma, forme du merveilleux moderne — après tout opium comme un autre d'une nature plus inférieure peut-être, — nous permet momentanément de nous évader des dures réalités d'une vie que l'époque fait sans âme et sans beauté.

Le plan social.

L'esprit de l'homme, nous l'avons dit plus haut, d'aspirations métaphysiques, tend vers le merveilleux (aidé par la poésie et le rêve) dont le cinéma seul, avec ses Charlie Chaplin et ses Buster Keaton, pourra lui donner une forme véritablement moderne.

Ils sont peu nombreux, cependant, les films dignes de ce nom, susceptibles en tous points d'être suivis et qui peuvent former une suite continue d'images poétiques. Ils sont peu nombreux, actuellement, les metteurs en scène qui osent s'aventurer hors des sentiers battus et archi-battus d'une sous-réalité, devenue d'usage.

Car, il y a aussi un pompiérisme à l'écran.

Cela nous vaut, on le pense bien, force films, qui ne deviennent que plates, étriées représentations photographiques de la vie courante. Ils seront, en conséquence — ce n'est même pas une compensation — à défaut de qualités plus pures, des sujets d'études, des documentaires inspirés, un témoignage cruel pour

les générations à venir, les millions et les millions de mètres de pellicules, tournés ce siècle présent.

Une époque entière y revivra avec ses tares, ses turpitudes, l'étalage de son bien-être matériel, ses aspirations vers un bonheur ignoble. Avec les réminiscences d'une vie, où l'esprit, le cœur et l'âme n'avaient que faire.

... Toujours le même symbole apparaît.

Dans toute la production actuelle, en effet, celui de la dure lutte des classes se révèle à plus d'un tournant. L'argent est maître, qui donne à ces films une destination morale plus que sujette à caution. Les bandes américaines sont les plus caractéristiques (malgré le milliardaire qui épouse la gentille petite ouvrière, et peut-être aussi à cause de cela), flanquées de leurs jeunes aventuriers pratiques et décidés, dans leur arrivisme tout matériel, leur champ d'action si étroit.

Suivons la rêverie de l'un de ces héros : capter les eaux, construire une usine, là où il y avait des cascades, des chutes grandioses...

... Evidemment, les capitalistes de tous les pays s'entendent bien à utiliser l'écran, ce maître des foules, aux fins de leurs propagandes grossières. Mais ceci serait un autre chapitre...

Films, apologies le plus souvent des valeurs sur lesquelles est fondée notre société moderne, on conçoit bien que, du point de vue moral, ils ne sont guère défendables. Ce n'est certes pas de notre faute si nous retrouvons en eux ce qu'il nous est donné de haïr le plus féroce.

... La poésie fait scandale.

La morale partage avec elle cet honneur.

Aussi, il sera dévolu toujours aux tenants de cette chronique de signaler à nos lecteurs les rares films *moraux* du moment, mais surtout de dénoncer les saloperies en pellicules que la veulerie et le mol abrutissement des foules se laisse trop souvent imposer. Croyez-moi, les occasions ne manqueront pas : il y aura du pain sur la planche.

Tout ceci naturellement n'entache pas la qualité même du cinéma. Nous en avons dit les grandes possibilités. Elles ont été révélées, à maintes reprises, d'une manière indiscutable. Seule, l'industrialisation capitaliste a pu en ralentir la marche en avant. Il n'est pas exagéré, dans ces conditions, d'affirmer que le sort du cinéma, entr' autre, est lié à celui de la Révolution. Cette dernière et seulement cette dernière, lui permettra de se libérer définitivement de ses entraves sur la base d'une société où les valeurs morales et spirituelles auront enfin retrouvé la place, à elles assignée.

Ce n'est pas une conclusion de commande.

Paul GUITARD.

GALERIE D'ART "CLARTÉ"

(16, Rue Jacques-Callot)

du 1^{er} au 31 Décembre

Dessins de Adlen. - Annenkof. - Andreenko. - Barthe. - Baby. - Blumencrance. - Chentoff. - Exter. - Fargue. - Fotinsky - Gloutchenko. - Granovsky. - Kosinzowa. - Mintchinne. - Pougny. - Sterling. - Terechkovitch.

Entrée libre tous les jours de 10 h. à midi et de 14 h. à 18 h.

Indiens mystérieux

HOMMES de races diverses, vous êtes si vieux, vous venez d'un passé si lointain — hommes d'origine inconnue, hommes maigres, silencieux, hommes de bronze, outragés, poursuivis, dispersés, mais invincibles — êtes-vous si vieux que vous ne puissiez vivre sur les terres de la civilisation ?

Indiens mystérieux et tristes... Ce sont ceux qui vivent au Xochimilco, cultivant les terres qu'ils ont accumulées patiemment au-dessus des eaux ; ce sont ceux qui galopent des semaines entières par les chemins



Dessin indien, destiné à l'ornementation d'un vase

poussiéreux des plaines et les sentiers des montagnes pour porter une oreille de cheval au seigneur de Tonalà, les plus belles oreilles de chevaux depuis l'antiquité, celles des étalons des pâturages de San Pedro, qui pourraient servir de modèle aux sculpteurs bourgeois qui dressent des statues équestres sur les places publiques européennes... Ce sont ceux qui décorent les barques de Michoacan ; ceux qui tissent les toiles de Texcoco ; ceux qui ne se fatiguent jamais qui mangent du maïs... Ceux qui furent assassinés dans les plaines de Sonora par familles entières et dans les très antiques terres du Yucatan, par peuplades... les forces, les victimes de toutes les révolutions.

Libres dans leur pays, artistes laborieux, profonds hommes de science, ils savaient conter mieux qu'aucune autre race au monde, la marche du temps... Et une nation barbare, venue de la terre des couvents et de la crapule, les transforma en esclaves, parce qu'ils n'avaient pas d'armes.

Ceux qui conquièrent leur indépendance...

Ceux qui ont appauvri la tyrannie et humilié la religion ; ceux qui après une résistance passive et obstinée, restent misérables mais multipliés.

Personne ne les a aimés, mais tout le monde a exploité leurs vertus.

L'Indien, qui est lâche, a semé de temples toutes les terres de Mexico et a couvert les lacs de jardins.

Et l'Indien qui est méchant, a supporté stoiquement les séculaires cruautés de tous les trafiquants de charité et de justice!

Et l'Indien, qui est bête, a donné à l'esprit, aux lettres, aux sciences, des noms illustres, et à la terre des travailleurs infatigables.

Et l'Indien, être inférieur, prolifique, dans une lutte sourde, s'est fortifié et, doué d'une énergie incalculable, peuple lentement tous les marchés.

J'aime l'Indien, parce qu'il sait travailler, parce qu'il est insensible à la douleur, parce qu'il sait aussi comment s'appellent les étoiles, parce qu'à chaque coin du sol il donne son véritable nom.

Dans son grand silence, il aime toutes les choses de la nature, étudie leur origine et connaît leurs propriétés. Il est sobre, chaste, croyant... Son lopin de terre il l'aime d'un amour farouche.

La civilisation apportée par des hommes vêtus de fer, et la puissance d'un Empire, les ont tous chassés de leurs terres, de leur religion, de leur langage et les ont réduit à la misère, à l'abjection et au silence.

« Un peuple sauvage qui sacrifie les hommes et les femmes sur les autels des dieux... », dirent les conquérants. Et ils apportèrent l'inquisition, l'esclavage, les jésuites.

Le martyr est le patrimoine des Indiens.

Toute lumière leur est interdite.

Vous êtes si vieux, vous venez d'un passé si lointain, hommes de diverses races, d'origine inconnue, maigres, silencieux, hommes de bronze, outragés, poursuivis, dispersés mais invincibles, que vous ne pouvez fleurir sur les terres fades du progrès.

Quand je vous regarde, je pense vaguement à ces grains de blé enterrés depuis des siècles dans une tombe égyptienne, et qu'une main sage exhuma un jour pour les jeter dans le sillon où ils germeront silencieusement...

X...

(Traduit de l'*Allanza de Mexico*, organe des cheminots mexicains, par Michel MARTY).

Les Pyrénées Ariégeoises

Le département de l'Ariège est avant tout un département de montagne. Aussi nous limiterons-nous de préférence à l'étude de la haute Ariège, des Pyrénées ariégeoises proprement dites, la basse Ariège étant géographiquement rattachée au Lauraguais et à la plaine de la Garonne.

Milieu Physique

Les sillons creusés dans les bandes calcaires entre les avant-chaînes et la zone centrale favorisent la pénétration, en même temps qu'ils facilitent la combinaison des influences méditerranéennes et océaniques. Bien que ces dernières soient plus accusées, l'Ariège se présente comme un pays de transition. La vie s'insinue du nord au sud, car toutes les vallées communiquent avec la plaine, mais toutes n'en sont pas moins isolées les unes des autres. Ce dernier fait est essentiel car il explique cette « vie alvéolaire », ce particularisme local, bien caractéristique de toute la chaîne et qui s'est fixé ici dans de vieilles coutumes et des formes de travail archaïques.

Sous-sol riche; « l'Ariège produit des hommes et du fer », rapporte un mot célèbre; grande variété de minerais mais mise en valeur insuffisante; sol pauvre: les villages se dépeuplent, les cultures reculent devant l'élevage. En résumé, les principales ressources proviennent de l'activité industrielle disséminée, encore lente et précaire, de l'agriculture de montagne et surtout de l'élevage transhumant.

Ces traits généraux se retrouvent dans la haute vallée du Vicdessos, qui sera notre point de départ.

Le Vicdessos, affluent de la rive gauche de l'Ariège, naît près de l'intersection des frontières française, espagnole et andorrane. Il roule ses eaux torrentielles sur un parcours d'une quarantaine de kilomètres avant de rejoindre l'Ariège à Tarascon, petit centre industriel au carrefour des anciennes routes d'Espagne. Le cours d'eau est encadré de montagnes sévères dont les principales se rattachent au massif du Montcalm (Montcalm, 3.080 mètres, Pique d'Estats, 3.141 mètres). Pentes arides, gorges profondes, le relief est modelé par l'action glaciaire; les villages, reliés par des sentiers ou des chemins raboteux, s'étagent sur les replats.

Mouvement de la population

Le canton de Vicdessos est fortement atteint par l'émigration. Les constatations que nous avons faites sur place dans les hameaux les plus reculés de la commune d'Auzat seront rendues plus sensibles par le petit tableau suivant :

VILLAGES	NOMBRE de foyers il y a 30 ans	NOMBRE de foyers en 1923
Lartigue.....	39 foyers	8 foyers
Emperrot.....	10 —	5 —
Laujou.....	10 —	4 —
Ourré.....	10 —	8 —
Marc.....	8 —	5 —
Les Toutous.....	8 —	5 —
Les Navailles.....	9 —	4 —
Rhémou.....	7 —	2 —

Les statistiques officielles nous fournissent pour le canton des chiffres également instructifs :

COMMUNES	POPULATION TOTALE DE LA COMMUNE					
	1876	1886	1901	1906	1911	1921
Auzat.....	1.330	1.261	1.117	1.049	1.268	997
Vicdessos.....	862	808	655	643	738	626
Goulier-et-Olbier..	1.139	1.109	710	620	570	395
Saleix.....	365	323	216	209	198	165
Suc-et-Sentenac..	1.292	1.196	1.028	984	928	689
Orus.....	409	377	317	291	275	216
Sem.....	397	402	240	222	194	139
Illier-Laramade...	585	387	302	255	243	195
Siguer.....	865	759	642	584	584	384
Gestiés.....	472	441	411	415	401	274
Lercoul.....	315	279	221	188	178	142

La population totale du canton qui était de 8.550 habitants en 1861 tombe à 4.222 habitants en 1921. En une soixantaine d'années la perte est donc de 50%.

La pauvreté du sol nous paraît être la principale cause du dépeuplement. La dénatalité ne peut guère entrer en ligne de compte car, dans la haute montagne en particulier, les familles sont généralement nombreuses (4 à 5 enfants en moyenne). La terre ingrate ne peut nourrir ses habitants et l'exode vers les villes est devenu une nécessité. La guerre a accentué ce mouvement. Mais quelques descriptions locales en préciseront mieux le caractère.

Auzat. — La plus importante commune du canton. L'installation d'une usine de produits chimiques en 1907 fut marquée par un accroissement temporaire de la population (recensement de 1911). Mais, depuis la guerre, l'appel d'ouvriers étrangers cherche à compenser l'émigration paysanne. Celle-ci, comme on a vu, est maximum dans les hameaux reculés. Il y avait jadis cinq conseillers municipaux choisis dans ces hameaux (sur douze), il n'y en a plus que trois aujourd'hui. On remarque beaucoup de maisons délabrées et abandonnées, on a même délaissé des villages trop haut perchés qui sont habités temporairement pendant la belle saison.

Autrefois, les habitants des hameaux d'Auzat étaient presque tous endettés. Au début de l'automne ils avaient l'habitude de faire provision de farine à crédit pour l'année entière, mais le plus souvent ils n'étaient pas en mesure de payer l'année suivante. Ainsi les dettes s'accumulaient à la grande satisfaction des créanciers qui prenaient hypothèque sur les maisons et les champs. C'était l'expropriation lente. Une seule issue s'ouvrait devant le montagnard : partir à la ville (Toulouse, Tarbes, Béziers...) comme ouvrier ou domestique s'il n'avait pas la chance d'obtenir une « bonne place » : facteur, douanier, gendarme, etc... Aujourd'hui la situation s'est sensiblement améliorée pour deux raisons sur lesquelles nous aurons à revenir : établissement de l'usine d'Auzat et plus-value du bétail. Quelques familles ont pu se libérer, racheter leurs biens, mais l'exode — sans se ralentir — voit se dessiner un courant nouveau.

Les paysans qui disposent d'un avoir suffisant, partent volontiers dans la plaine où ils exploiteront un sol plus fertile. Ce simple fait prouve assez que l'attrait des villes s'exerce moins qu'on a voulu le dire, que l'émigration paysanne est bien d'ordre économique et qu'il ne faut pas en conclure abusivement au détachement du paysan de la terre.

A côté de ces départs passagers, il en est d'autres définitifs. Les jeunes filles vont se placer comme bonnes à Béziers, Toulouse, Cette, Narbonne... (gain : 120 francs par mois en moyenne), mais elles reviennent généralement au pays pour s'y marier. Les jeunes mères partent aussi à la ville comme nourrices (gain : 300 francs par mois au minimum). A l'époque des vendanges, des familles entières s'embarquent pour le Bas-Languedoc au service des gros propriétaires vignerons.

Goulier. — Forte émigration. La population actuelle est environ le tiers de ce qu'elle était en 1876. Le fléchissement s'exprime par une perte approximative de 50 habitants depuis le dernier recensement. La mine de fer de Rancié, propriété indivise des huit communes formant l'ancienne vallée de Vicdessos — curieux archaïsme local dont nous reparlerons plus loin — ne retient plus les jeunes gens. Dès leur retour du régiment, les hommes partent à la ville sans même avoir très souvent la certitude d'y trouver du travail. Les jeunes filles s'en vont comme bonnes dès qu'elles ont atteint l'âge de 15 ou 16 ans. Plus de la moitié des maisons tombent en ruines. Dans le village il y a plus de 45 vieillards de 70 ans vivant seuls. Après leur mort la maison sera abandonnée.

Suc. — En une vingtaine d'années, la commune a perdu la moitié de sa population (1.028 habitants en 1901, 689 en 1921, 500 environ aujourd'hui). Presque tous les jeunes ménages vont se fixer à la ville où ils occupent divers emplois ou fonctions : gendarmes, douaniers, ouvriers, commerçants. On compte à Toulouse une trentaine de familles originaires de Suc établies bistrotts ou épiciers. L'émigration temporaire présente ici un caractère original : le colportage. 150 à 200 colporteurs s'en vont en toutes saisons dans le Massif Central, écoulent de menus objets de mercerie, papeterie, binteloterie, bijouterie (« toc » et même bijoux en or). La plupart des habitants de Suc se livrent à ce commerce que l'on dit très rémunérateur. D'autres s'en vont dans la plaine à l'époque de la fenaison, de la moisson ou des vendanges. Suc fournit, d'autre part, quelques ouvriers à l'usine d'Auzat.

L'émigration n'est pas moins sensible dans les autres communes de la vallée et présente les mêmes caractères.

Sorgeat. — Commune de la haute vallée de l'Ariège, près d'Ax-les-Thermes. Environ 700 habitants il y a un siècle, 503 en 1856, 450 en 1876, 313 en 1911, 249 en 1921. Les jeunes filles partent comme bonnes à Ax, Toulouse, Bordeaux. Elles se marient avec des jeunes gens du pays qui ont une situation en ville (ouvriers de l'Etat à l'arsenal de Toulon pour la majorité). Mais cette émigration se ralentit, les jeunes hommes s'aiguillent soit vers le fonctionnarisme (douaniers, facteurs), soit vers le commerce colonial.

Ercé. — Commune du Saint-Gironnais qui fut autrefois le pays des montreurs d'ours. Mais cette « industrie » a disparu, ou émigre aujourd'hui vers les Etats-Unis. Les habitants d'Ercé forment de

véritables colonies à New-York. Ils sont employés dans les grands hôtels comme légumiers, éplucheurs, sauciers, etc. Les émigrants reviennent d'Amérique avec une petite fortune (80.000 à 100.000 francs), qui leur permet d'acheter des propriétés dans la Haute-Garonne ou le Gers.

Les constatations locales expliquent le dépeuplement rapide du département de l'Ariège :

En 1896, 219.641 hab., dont 51.674 agriculteurs.	
En 1901, 210.527 — — 45.067 —	
En 1906, 205.684 — — 44.141 —	
En 1911, 198.725 — — 43.321 —	

Le dernier recensement de 1921 accuse une population totale de 172 851 habitants, soit une diminution de 46.790 habitants en 25 ans.

Conséquences de la dépopulation : Transformation

de la propriété. Répartition des cultures.

Dans les hameaux d'Auzat, l'émigration a deux conséquences très visibles : 1° la plus grande partie des biens des émigrants sont achetés par les paysans qui restent ; 2° les champs cultivés se transforment de plus en plus en prairies naturelles et pâtures.

Le dépeuplement amène une légère reconcentration de la propriété, mais le partage des biens par héritage entre de nombreux enfants rend cette concentration assez peu sensible. A Goulier où le morcellement paraît avoir atteint son maximum, chaque propriétaire possède en moyenne 15 à 30 lopins de terre d'une superficie totale de 35 à 45 ares, c'est-à-dire le terrain strictement nécessaire pour nourrir une vache, un âne, un porc, 7 à 8 moutons. A Gestiés prédomine la petite propriété d'une contenance approximative de 10 hectares, estimée de 8 à 10.000 francs ; il y a aussi quelques moyennes propriétés de 30 hectares valant de 20 à 25.000 francs et enfin une dizaine de grandes propriétés de 60 hectares chacune valant 50.000 francs environ. A Sorgeat la petite propriété ne dépasse pas 3 à 4 hectares.

D'après une statistique départementale, la propriété se répartit ainsi en Ariège :

23.679 biens-fonds de moins d'un hectare, d'une superficie totale de 1.200 hectares.
22.966 biens-fonds de 1 à 10 hectares, d'une superficie totale de 83.000 hectares.
3.228 biens-fonds de 10 à 40 hectares, d'une superficie totale de 61.000 hectares.
808 biens-fonds de 40 hectares et au-dessus, d'une superficie totale de 246.000 hectares.

De telles statistiques nous amènent à ces deux remarques : 1° très grand nombre de petits, très petits propriétaires ; 2° très petit nombre de grands propriétaires possédant les deux tiers de la surface des terres privées, soit la moitié du département (superficie totale : 490.275 hectares). Cette situation reflète en gros celle de la France où les propriétés supérieures à 40 hectares absorbent près de la moitié du territoire.

L'émigration influe également sur la répartition des cultures. Le manque de bras a placé l'élevage au premier rang dans toute la vallée de Vicdessos. Beaucoup de terres qui étaient autrefois réservées aux cultures, sont transformées en pâtures.

Si les matrices cadastrales n'apportent pas des données très rigoureuses, elles n'en constituent pas moins une indication dont nous pouvons tenir compte. Voici réunis quelques-uns de ces chiffres pour les principales communes du canton de Vicdessos :

CULTURES	AUZAT		SUC	
	1836	1913	1836	1913
	Ha.	Ha.	Ha.	Ha.
Labourables	306	229	290	215
Prés	190	184	322	317
Pâturages et landes....	106	13.938	102	1.981
Bois	64	375	36	604

Il résulte de ce tableau : 1° que la superficie des terres labourables et des prés a diminué parallèlement à la population ; 2° que la superficie des pâturages et landes a augmenté ; 3° qu'il y a reboisement.

Des constatations analogues peuvent être faites dans toute la haute Ariège, nous pourrions presque dire dans toute la France. Une récente statistique du ministère de l'Agriculture établit en effet, que depuis treize ans la surface des terres labourées cède rapidement la place aux herbages par suite du manque de main-d'œuvre. A l'heure actuelle, il y aurait en France un million d'hectares de terres non labourées de plus qu'avant 1914.

Le seigle, la pomme de terre, le sarrasin, le blé en petite quantité, restent les principales cultures de la montagne. On cultivait autrefois le lin et le chanvre, mais ces cultures ont à peu près disparu avec les tisserands. Ces plantes textiles exigeaient de grands soins qui ne se trouvent plus compensés aujourd'hui par la fabrication de la toile de ménage. La terre manque de bras, il faut abandonner les cultures les moins lucratives.

Le travail se heurte aussi à de sérieuses difficultés locales : il est saisonnier, il dure environ six mois, d'avril en octobre, et souffre très souvent de son caractère ; il est pénible car les champs sont en pente et tous les deux ans au printemps, il faut remonter la terre de la base au sommet à dos d'homme ou à dos d'âne (on sait cependant mieux se servir des ânes et c'est là une légère amélioration, mais presque toute la récolte de foin est encore transportée sur le dos — hommes et femmes — le long des sentiers rocailleux) ; il est primitif, on emploie surtout la charrue en bois qui convient d'ailleurs, assez bien aux terres légères de montagne, quelques charrues en fer ont cependant fait leur apparition.

Le sol ne convient guère à la culture des prairies artificielles et c'est un grave inconvénient. Les prairies artificielles remédieraient en effet, au manque de fourrage, amélioreraient le sol et empêcheraient l'usage des jachères qui est assez répandu.

Les forêts et l'élevage transhumant

Le reboisement intensif de la vallée de Vicdessos est exprimé très nettement par les chiffres des matrices cadastrales. Il y a seulement des forêts de maintien ; le commerce du bois ne dépasse pas les limites du canton. On abat le bois nécessaire à sa propre consommation et on vend quelques « cannes » dans les communes voisines (la « canne » mesure 4 stères environ).

Autrefois, les hameaux d'Auzat étaient habités par des charbonniers. On remarque encore par endroits la trace des anciennes meules et il n'est pas impossible que les forêts, très riches alors, aient attiré dans ces coins désolés les premiers habitants qui se seraient adonnés ensuite à la culture par besoin.

Le déboisement progressif de l'Ariège fut, entre l'Etat et les communes, une source de conflits permanents attestés par des documents historiques. Les droits d'usage furent restreints par divers arrêtés royaux, par la loi du 16 nivôse an IX après 1789 et surtout par le Code forestier de 1827. Les châtelains rentrés « dans les fourgons de l'étranger » veulent reprendre leurs bois tandis que les maîtres de forges, représentants de la nouvelle féodalité industrielle en plein essor, grands propriétaires eux-mêmes, dévastent les forêts. Les paysans ont déjà fait face à cette union sacrée des réactionnaires et des bourgeois. L'entrée des bois leur est interdite, ils ne pourront plus nourrir le bétail, aussi répondront-ils par des soulèvements, dont celui des Demoiselles, en 1830, fut le plus terrible. Il faut comprendre ces résistances : on a constaté depuis Colbert que l'élevage est la principale ressource du paysan ariégeois ; et il est donc fatal que celui-ci s'insurge dès qu'on restreint les droits de pacage. L'opposition est moins marquée aujourd'hui, bien qu'on ait parfois tenté d'incendier des plantations et que l'on ait vu des maires, ceints de leur écharpe, venir protester sur le lieu même du reboisement. Il n'en faut cependant pas conclure à une hostilité générale.

Le reboisement est devenu possible en Ariège depuis la disparition des forges à la catalane qui consommaient beaucoup de bois. Les forêts de l'Ariège se classent aujourd'hui parmi les plus riches des Pyrénées. L'exploitation se modernise très lentement, elle s'effectue par le lançage et le traînage ; on compte peu de câbles transporteurs aériens. Le bois est débité dans les scieries pour des usages locaux (tonnellerie, saboterie, menuiserie, ébénisterie, traverses de chemin de fer). Les forêts de l'Ariège sont composées de hêtres, de bouleaux, de chênes, de frênes, de châtaigniers, d'aunes, de pins. Avant la guerre, elles livraient 100.000 mètres cubes de bois de feu et 50.000 mètres cubes de bois d'œuvre par an.

L'élevage, plus que l'agriculture et les forêts, est la principale ressource de nos montagnes. Les vallées de la haute Ariège sont spécialisées dans l'élevage extensif du mouton.

L'élevage se pratique par transhumance. Vers le 20 octobre, les troupeaux descendent des hautes montagnes où ils ont pâture pendant la belle saison, et sont dirigés vers le « pays bas », la plaine de la Garonne et le Lauragais. Chaque propriétaire appose sa « marque » particulière sur la toison des moutons et on les conduit par étapes, le long des routes, vers la « place » qui leur est réservée. On les gardera sept mois moyennant une redevance en nature et en argent : toute la laine, la moitié des agneaux et une somme fixe par tête d'animal variant de 10 à 15 francs. Si l'on songe qu'une brebis fournit pour une quinzaine de francs de laine et qu'un agneau est estimé de 80 à 100 francs environ, on comprendra que ce placement est d'un honnête rapport pour les propriétaires du « pays bas ». Le 20 mai les troupeaux reviennent, augmentés souvent de quelques moutons de la plaine. Alors commence la transhumance d'été. Chaque famille conduit sur les hauts plateaux de Soulcem, du Labinas ou sur les pentes du Montcalm, non seulement les moutons, mais les vaches, les porcs, les poules, un chat ! Le berger s'installe dans l'« orry », sorte de cabane très rudimentaire, dans laquelle il passera l'été, occupé surtout par la fabrication des fromages.

L'élevage de la vache n'est pas spécial à la montagne, il est cependant très développé dans la région de

Saint-Girons. On distingue : la race de Saint-Girons et d'Aure ou race châtaigne, très résistante, très bonne laitière, la première des races pyrénéennes — on la rencontre surtout dans la vallée du Salat ; la race Gasconne répandue dans tout le département, pelage clair, muqueuses noires, médiocre laitière mais excellente bête pour le travail ; la race suisse, race étrangère introduite en Ariège depuis la guerre, bonne laitière et bonne vache de trait.

En été les vaches sont menées sur les montagnes, comme les moutons, mais sont souvent gardées en commun. Ainsi à Sorgeat, les bêtes sont confiées, de mai à octobre, à un gardien qui reçoit pour cette charge une somme de 1.200 francs et la nourriture.

L'industrie laitière est localisée dans le Saint-Gironnais. Elle utilise un outillage assez moderne (moteurs à vapeur ou hydrauliques). L'industrialisation est néanmoins peu poussée car la plupart des établissements occupent un personnel fort restreint.

A Oust, le lait est drainé vers les fromageries sur un rayon de 25 kilomètres ; il sert à fabriquer un fromage dit façon Camembert, que l'on expédie dans le Midi de la France, en Algérie, en Tunisie.

L'élevage du mulet fut autrefois prospère dans le département. Aujourd'hui, on élève surtout des ânes, excellentes bêtes de trait en montagne, et des chevaux : race de Mérens (petite taille), juments tarasconnaises (fortes et propres au croisement avec l'âne), juments castillonnaises (petites, très aptes à la reproduction).

En résumé, l'élevage tient une large place dans l'économie départementale, mais s'affaiblit trop lentement de ses pratiques traditionnelles.

Formes d'exploitation archaïques et industries modernes

L'isolement des vallées ariégeoises entretient un certain nombre de survivances moyennâgeuses dont la plus typique est la mine de fer de Rancié dans la vallée du Vicdessos.

Rancié, à travers l'histoire, a conservé sa forme d'exploitation collective par les 8 communes formant l'ancienne vallée du Vicdessos. Les mineurs de Rancié ont constitué une corporation fermée, ayant ses usages, ses rites, ses fêtes et un sens de classe très aigu. Mais le développement de la grande industrie capitaliste a tué Rancié.

Aujourd'hui, Rancié compte assez peu dans la production moderne pour que l'Etat s'en désintéresse (la mine a produit 18.350 tonnes en 1912). L'effectif de la mine diminue avec la population. Le nombre des mineurs oscillait entre 250 et 300 au cours du dix-huitième siècle ; il s'élevait à 455 en 1816, 378 en 1834, 400 en 1878 et tombe à 160 en 1913, à 75 aujourd'hui. Le fléchissement s'accroîtra encore et le moment n'est peut-être pas très éloigné où les frais d'entretien — déjà élevés en regard de la faiblesse de l'effectif — ne permettront plus de distribuer un salaire raisonnable. A l'heure actuelle, le mineur gagne seulement 12 francs par jour, mais comme il rentre à 8 heures et sort à 13 heures, il peut consacrer son après-midi à la culture de ses champs ; la mine lui apporte donc un petit supplément de ressources toujours appréciable.

La Société métallurgique de l'Ariège est la seule cliente de Rancié, c'est dire qu'elle reste maîtresse en fait, comme tous les patrons, de la mine et des mineurs. Prisonnière de l'organisation capitaliste, « la mine aux mineurs » doit vendre son minéral si

elle veut vivre, comme l'ouvrier doit vendre sa force de travail. Elle doit se soumettre aux actionnaires de la Société métallurgique de l'Ariège.

Rancié n'est pas le seul exemple d'exploitation archaïque en Ariège. Les taillanderies ont succédé aux forges à la catalane qui furent autrefois très nombreuses. Elles représentent la petite industrie qui veut se survivre. On en comptait 17 en 1914, dont 5 occupaient plus de 50 ouvriers. Ces usines sont établies dans les vallées de l'Arget, du Vicdessos et de l'Ariège. Elles emploient la force hydraulique (10 à 200 C. V) et disposent d'un outillage encore rudimentaire. Les pièces sont ébauchées par un martinet hydraulique à comes et finies par les mouleurs et les forgerons. Les taillanderies de l'Ariège fabriquent annuellement une moyenne de 3.000 tonnes de pelles, bêches, pioches, marteaux et pièces de charrue.

La clouterie fut jadis florissante dans toute la chaîne (Ariège, Lannemezan, Tarbes, Pau, Orthez, Bayonne). Elle persiste dans la Barguillière ou vallée de l'Arget où sont installés de manière très primitive, de petits ateliers locaux.

Les fabriques de peignes de Bélesta ; le textile de Lavelanet, qui occupe environ une quarantaine de petites manufactures et une centaine de métiers relevant davantage de l'industrie familiale, ajoutent encore à cet éparpillement de petites entreprises.

Mais l'industrie moderne commence à poindre. L'usine d'Auzat fut construite à quelques kilomètres de Rancié en 1907. Elle emploie 200 ouvriers environ et utilise les eaux de Vicdessos qui arrivent par un canal d'aménée de 20 kilomètres de longueur. Elle fabrique l'aluminium, les chlorates de soude, de potasse, de baryum. Le personnel ouvrier est recruté parmi les gens du pays et les travailleurs étrangers. Les salaires ouvriers sont très bas, 14 à 15 francs en moyenne. Pas de syndicat. L'ouvrier est en même temps petit propriétaire, c'est même un ouvrier intermittent, qui va à l'usine durant les longs hivers pour la quitter dès que les troupeaux reviennent. L'industrie électrochimique compte encore deux usines en Ariège : celle de Mercus qui fabrique seule en France l'émeri artificiel et celle du Castelet qui fabrique du carbure.

La grande industrie est surtout représentée par la puissante Société métallurgique de l'Ariège qui possède les usines de Tarascon et de Pamiers. Avant la guerre, les deux hauts-fourneaux de Tarascon livraient de 26 à 30.000 tonnes de fonte. L'usine de Pamiers groupe environ 1.200 ouvriers. Elle fabrique des fers profilés de laminoirs, des essieux montés de wagon, tubes sous soudure, usinage de pièces diverses, obus en fonte aciérée. Le salaire d'un ouvrier qualifié ne dépasse pas 17 francs par jour, encore que la classe ouvrière soit organisée en syndicat. Mais comme à Rancié, comme à Auzat, les travailleurs d'usine sont aussi des petits propriétaires.

En somme, l'industrie ariégeoise présente plus d'un aspect original : formes d'exploitation surannées, dissémination des petites entreprises, ouvriers petits propriétaires, industrialisation et concentration capitaliste encore arriérées, autant de caractéristiques qui sont, d'ailleurs, communes à tout le sud-ouest de la France.

Conditions d'existence

La situation des paysans de la vallée du Vicdessos s'est franchement améliorée.

Cela tient un peu à l'émigration qui a permis aux propriétaires d'agrandir leurs biens ; cela tient surtout

à la plus-value du bétail. En effet, un mouton de deux ans, qui valait 14 francs en 1852, de 25 à 35 francs avant la guerre, se vend aujourd'hui de 250 à 300 fr. Une vache qui valait 80 francs en 1852 était vendue 250 ou 300 francs en 1914 et vaut de 2.000 à 2.500 fr. aujourd'hui. Un veau valant 20 francs en 1852 vaut 400 francs aujourd'hui. Un âne valant 40 francs en 1852, vaut 700 francs aujourd'hui. Les prix alloués pour la transhumance d'hiver n'ont pas augmenté dans cette proportion : on payait autrefois de 2 fr. 50 à 3 francs par tête de mouton, on paye aujourd'hui de 12 à 15 francs.

L'installation de l'usine d'Auzat a également contribué à cette amélioration. La famille est encore assez nombreuse pour que le père ou un frère puisse aller à l'usine toute l'année ou une partie de l'année. La famille nombreuse permet même de multiplier les ressources : un homme sera « garde-canal » (surveillant du canal d'amenée), ou guide durant l'été pour conduire les touristes au Montcalm ; la femme nourrira un bébé de l'Assistance (150 francs par mois au sein), les filles se placeront comme bonnes en ville ; on élèvera des abeilles ; les enfants et les femmes partiront aux vendanges dans le Bas-Languedoc.

Un propriétaire de Goulier vendra en moyenne : un veau à la naissance, de 5 à 8 agneaux engraisés, 4 ou 500 kilos de pommes de terre, ce qui lui rapportera en une année un total de 1.050 à 1.100 francs. Il faut ajouter à cela la nourriture prélevée sur les produits de la ferme (pommes de terre et porc, surtout).

A Sorgesat (vallée de l'Ariège), un moyen propriétaire qui possède de 10 à 15 vaches et quelques moutons, voit *décupler* ses bénéfices : 800 à 1.000 francs avant la guerre, 8.000 à 10.000 francs aujourd'hui.

La Haute-Ariège est donc bien loin du temps où son préfet pouvait écrire : « Qu'importe à cette population le prix du blé ? Elle ne mange jamais de pain. La pomme de terre, le maïs, le sarrasin, sont son unique nourriture : elle est sans ressource, sans argent pour acheter. Plus de 130.000 personnes, la moitié de la population, ouvriers et paysans, se nourrissent de maïs, de seigle, de méteil ; plus de 44.000, le sixième de la population, surtout les montagnards, se nourrissent de sarrasin et de pommes de terre. »

Aujourd'hui, si la nourriture reste encore frugale (pommes de terre, laitage surtout), le sucre, le café, le vin, autrefois inconnus, apparaissent maintenant sur toutes les tables.

Le vêtement n'a pas moins évolué. Si les vieux paysans s'habillent encore de drap couleur de la « bestio » fabriqué avec la laine du pays, les jeunes filles suivent la mode ; elles remplacent par un chapeau à fleurs la coiffe de dentelles ou le foulard que portent encore les femmes.

L'habitation reste très primitive, malgré que l'on risque quelques transformations, quelques réparations, vite limitées par les difficultés de transport des matériaux. Presque toutes les maisons des hameaux d'Auzat sont construites en pierres sèches et recouvertes de morceaux d'ardoise brute ; les façades crépies font quelques rares taches blanches. Il est encore des habitations où la lumière pénètre par un judas percé au-dessus de la porte. On parle beaucoup des taudis de la ville, on oublie trop les taudis de la campagne. Des familles de six à huit personnes couchent dans une seule pièce.

Les difficultés du travail semblent réagir ici contre l'individualisme paysan, ou déterminent tout au moins un certain esprit d'entraide. Les paysans se donnent volontiers un « coup de main » à l'époque des travaux agricoles, ils mènent ensemble leur

troupeau « au bas pays », ils s'entendent même, dans quelques communes, pour garder à tour de rôle toutes les vaches.

Les distractions sont rares : une auberge par-ci par-là où quelques joueurs de cartes se rencontrent le dimanche, et surtout les veillées en commun, les soirs d'hiver. Autrefois, jeunes gens et jeunes filles se réunissaient dans une maison du village et dansaient une partie de la nuit au son d'un accordéon. Cette charmante coutume a fléchi depuis la guerre, mais si les veillées sont un peu moins fréquentes, elles n'ont encore rien perdu de leur charme. Les femmes tricotent, les hommes tressent des corbeilles avec l'écorce du noisetier, on cause et on se sépare après avoir bu le café ensemble.

L'isolement conserve ce cachet d'archaïsme qui est peut-être l'aspect le plus original des Pyrénées ariégeoises. Dans le Saint-Gironnais, à Massat et à Bethmale, les costumes bariolés et les sabots sculptés des jours de fête sont bien la preuve que les mineurs de Rancié ne détiennent pas le seul monopole des traditions locales.

La plupart de ces survivances s'évanouiront, sans doute, avec la route et la voie ferrée, mais ce temps ne paraît pas encore venu : les hameaux de Marc sont reliés à Auzat par un sentier étroit et rocailleux, l'âne est le seul moyen de transport ; une seule ligne importante : Toulouse — Ax-les-Thermes ; la construction du transpyrénéen qui doit passer par Saint-Girons est en suspens depuis une vingtaine d'années !

La pénétration touristique est assez lente et s'exerce autour des villes d'eau (Ax-les-Thermes, Ussat, Aulus).

Nous avons constaté que l'ouvrier d'Ariège n'est pas un véritable ouvrier, mais plutôt un paysan qui travaille à l'usine et qui reste paysan. Il a vu une bonne affaire dans l'établissement de l'usine, puisqu'elle lui apporte un complément de ressources inattendu. Il oublie qu'il fournit très souvent deux journées de travail : une à l'usine, l'autre à la terre après les heures d'usine. « Les industriels — écrit M. Ageorges — encouragent ce goût de la terre et facilitent la culture par une judicieuse distribution des heures de travail. » Les industriels savent bien que l'ouvrier-paysan se contente d'un salaire dérisoire, parce que sa petite propriété lui permet de prendre patience, de parer aux coups de la vie chère. La terre joue le rôle de tampon amortisseur. A la sortie de l'usine, le paysan retrouve sa maison, son lopin de terre, son isolement ; il n'éprouve pas le besoin de s'unir à ses frères. Cette situation est générale en Ariège et offre, à coup sûr, un sérieux obstacle au groupement.

Il serait nécessaire d'envisager une forme spéciale de propagande pour cette catégorie de travailleurs. Elle semble, en effet, si difficile à toucher que l'on se demande si une catastrophe économique ou financière, un choc extérieur, ne seraient pas seuls susceptibles de l'ébranler.

René GARMY.

Pour compléter nos collections nous serions reconnaissants à nos abonnés et à nos lecteurs ayant encore en leur possession le N° 75 de « Clarté », journal de Septembre 1921, et le N° 1 de « Clarté-Revue », de bien vouloir nous les faire parvenir. Ils nous rendront ainsi service.

Il a été tiré du présent cahier, soixante-dix-huitième numéro de la revue Clarté, cent cinquante exemplaires hors commerce sur papier alpha numérotés de un à cent cinquante et réservés exclusivement aux amis de Clarté.

Le présent exemplaire porte le numéro

21

